

Author: Julien Offray de La Mettrie

Title: "L'homme plus que machine"

Year: 1748

L'H O M M E

PLUS QUE

MACHINE.

[Vers. : Elie Luzac]

Contemple ton Esprit ; Reflechis sur
toi-même ;

Vois à un trait si lumineux,
Que ce foible Raion de l'Essence su-
prême,

Qui naît avec nos sens, croît, s'af-
foiblit comme eux,

Ne perira jamais de même.

A' L O N D R E S,

M D C C X L V I I I.

L'HOMME

PLUS

MACHINE.

Contemple ton Esprit ; Regarde
toi-même ;
Vois à son état se luminer
Que ce faible Raison de l'Essence
prême,
Qui m...

Deutsche Akademie
der Wissenschaften
zu Berlin
Bibliothek

A. LONDRES

MDCCLVII

MONSIEUR ***

Que la Flaterie élève ceux, qui en ont besoin; qu'elle découvre l'ame de ceux qui s'en servent; l'Homme, véritablement grand, brille sans ces feux obscurs, qui le deshonnorent aussi bien que celui qui les répand. Né dans un Village je n'y ai appris que la simplicité & la franchise. Jamais je n'y ai vu le Laboureur, offrant quelques fruits de sa Terre, s'étaler en louanges & en éloges outrés sur celui, à qui il les présentoit. Sa conduite repondoit seulement à cette marque d'estime.

Avec la même simplicité, MONSIEUR, je Vous offre ce petit Ouvrage; c'est le premier fruit d'un champ que Vous m'avez appris à cultiver. Content si vous voulez

bien agréer ce témoignage de
mon respect, je ne desire que les
occasions de Vous convaincre, que
je suis avec le plus parfait de-
vouement,

MONSIEUR,

Votre très humble & très
obéissant Serviteur

* * * * *

PRE

PRÉFACE.

La précipitation ne manque presque jamais de porter le jugement à faux. C'est une Vérité, qui ne demande aucune démonstration. On verra L'Homme plus que Machine: on croira que c'est une Réfutation de l'Homme-Machine: on se trompera; & deux ou trois heures de lecture prouveront l'effet d'un jugement précipité.

A la vérité, le bruit que l'Homme-Machine a fait en Hollande m'a porté à combattre le



le

P R E F A C E.

le Matérialisme , & les conséquences qu'on s'éforce d'en deduire ; mais d'ailleurs cette brochure n'entre pas plus dans le but de celle-ci , que tous les autres ouvrages , qui ont été écrits sur cette matière.

Je n'ai pas , je l'avoue , touché l'Automate spirituel de Monsieur LEIBNITZ : j'ai cru pouvoir me dispenser d'une digression , qui m'auroit mené trop loin dans les différentes opinions sur la liberté de l'Homme. Cette matière n'est souvent traitée qu'aux depens de ceux qui hazardent d'en parler , quelque opinion qu'ils aient sur ce sujet.

Pour remplir en quelque manière ce vuide de mon ouvrage , je me contenterai de dire ici , que je ne conçois pas , comment on peut nommer Machine ou Automate ,

P R E F A C E.

un Etre, qui peut se former différentes idées sur différens états, & se déterminer en conséquence, tant que le mot Machine designe un Etre, qui n'agit & n'est déterminé que par des causes brutes. Et voilà, si je ne me trompe, l'idée que le vulgaire attache à ce mot. Si l'on entend par Machine ou Automate un Etre, dont toutes les actions ont été prévues, prédéterminées, & produites nécessairement par la liaison des effets à leurs causes, & des causes à leurs effets, j'avoue qu'alors l'Homme, étant supposé tel, pourra être nommé Machine. Mais en ce cas je prie ceux, qui favorisent ce sentiment, de me dire franchement, si ce n'est pas avoir trop peu d'égards, afin de ne rien dire de plus fort, pour le Vulgaire, qui assurément n'attachera

* 2 pas

P R E F A C E.

pas cette idée - là à Automate ou
Machine. En effet, la nature
de l'Intelligence & celle du Corps
ne diffèrent - elles pas assez pour
que leurs modifications soient de-
signées par des mots, qui, au lieu
de les confondre, en donnent des
idées distinctes ? La signification
des mots est arbitraire, mais je
voudrois de la prudence dans cel-
les qu'on leur donne. Le bien de
la Société le demande; & la Vé-
rité peut fort bien se passer de ces
masques.

L' H O M M E

P L U S Q U E

M A C H I N E.

CELUI qui aime la *Vérité*, ne se contente pas de la chercher; il établit ses sentimens; approfondit ceux qui lui sont contraires: peut les détruire; & ne regarde jamais ses propres idées comme la chaîne des Vérités.

LA Presomption est souvent la cause de nos erreurs. Telle chose me paroît vraie: je néglige les démonstrations du contraire. Voilà l'écueil. Le Médecin se contente de ses observations, le Métaphysicien de ses raisonnemens. Ils se méprisent l'un l'autre au lieu de s'estimer. L'amour propre s'enflame, & la Vérité s'éclipse.

L'IGNORANCE de la Logique apprête les erreurs au Médecin, & les lui fait avaler à longs traits. Il ne sent pas ce qui lui manque pour faire des conclusions légitimes. Tel

remède retablit la bonne constitution de l'Homme; fait d'un insensé un homme d'esprit: il n'en faut pas d'avantage chez lui pour conclure, que l'Homme n'est qu'une montre; & qu'il suffit que ses ressorts soient en bon état pour le rendre raisonnable. L'Homme est une Machine.

D'UN autre côté, les Metaphysiciens semblent craindre les observations de leurs adversaires: la demande d'expliquer tout, & l'aveu d'avouer franchement son ignorance font qu'on les mène souvent d'absurdités en absurdités, qui ne manquent pas de les rendre ridicules. Ils prouvent, que la faculté de penser ne convient pas à la matière: ils croient devoir aller plus loin: veulent expliquer l'union de deux substances si différentes; & la plupart d'entr'eux se font siffler, sans rien avancer.

POUR prouver que l'Homme est plus que Machine, on n'a qu'à le considérer tel qu'il est.

ON reconnoit en lui une *substance matérielle* semblable à tout autre corps, & la *faculté de penser*. C'est cette faculté qui l'élève au-dessus des autres Etres, qui en sont privés, ou qui n'en jouis-

jouissent pas au même degré que lui. C'est en la considérant que nous allons voir si l'Homme n'est qu'une Machine ; & si son tout n'est qu'un composé de ressorts , qui se contractent & se relachent , comme le ressort d'une montre.

L'HOMME naît. A mesure que son corps s'affermit la faculté de penser se développe : elle croit & s'affoiblit avec lui. Ces apparences ont fait dire à VOLTAIRE

Est ce là ce Raïon de l'essence suprême,

Que l'on nous peint si lumineux ?

Est-ce là cet Esprit survivant à nous-mêmes ?

Il naît avec nos sens , croit , s'affoiblit comme eux.

Helas ! périroit-il de même ?

Et avec plus de délicatesse à Madame
DES HOULIÈRES

Homme vante moins ta raison !

Vois l'inutilité de ce présent céleste ,

*Pour qui tu dois , dit-on , mépriser
tout le reste ;*

*Aussi foible que toi dans ta jeune
saison,*

4 L'HOMME PLUS QUE

Elle est chancelante imbecile.

*Dans l'âge, où tout t'appelle à des
plaisirs divers,*

Vile Esclave des sens, elle t'est inutile :

*Quand le sort t'a laissé compter cin-
quante hyvers,*

Elle n'est qu'en chagrins fertile ;

Et quand tu vieillis tu la perds.

C'est uniquement sur ces apparences que bien des Philosophes, & sur-tout des Medecins, ont cru pouvoir conclure, que la faculté de penser est un attribut de la substance matérielle de l'Homme. Les plus prudents, voyant bien que ces apparences ne suffisoient pas, ont taché de prouver que la matière pouvoit être susceptible de cette faculté; & que par là il étoit absurde de recourir à une autre substance, distincte du Corps, qui ne seroit pas Matière.

IL faut avouer, que s'il étoit démontré, que la Matière peut jouir de la faculté de penser, on n'auroit aucun droit d'admettre une seconde substance dans l'Homme; puisque ce n'est qu'en vertu, que cette faculté est incompatible à la matière, qu'on peut l'admettre: mais aussi ceux, qui ne sont pas en état de détruire les
preu-

preuves, qui en montrent l'impossibilité, devroient se rendre; puisque les apparences ne prouvent rien.

CEPENDANT, chacun s'applaudissant de ses idées, on a vu de tout tems sur cette matière, comme sur bien d'autres, des disputes vagues, qui peuvent commodément former une Bibliothèque entière, & qui n'ont servi qu'à faire vivre les Libraires. On a donné le nom de *Matérialistes* à ceux, qui n'admettent qu'une seule substance dans l'Homme; & d'*Immatérialistes* à ceux, qui avoient recours à une seconde, qu'on nomme *Ame*. De là tous les Systèmes des Philosophes sur l'*Ame* humaine se réduisent à deux: au *Matérialisme*, sous lequel on comprend tous ceux qui nient que l'Homme soit un composé de deux substances distinctes, dont l'une est matérielle, l'autre immatérielle; & à l'*Immatérialisme*, qui comprend tous ceux qui l'affirment.

VOICI ce que les Anciens ont pensé sur ce sujet. Persuadés que l'organisation des parties, qui forment ce Corps, ne pouvoit produire la perception, le jugement, la conviction &c. ces Philosophes, dis-je, ou du moins la plupart d'entr'eux ont é-

6 L'HOMME PLUS QU'É

établi que l'*Ame*, c'est-à-dire la substance douée de ces facultés, étoit une substance matérielle, réellement distincte du Corps organisé ; & ne pouvant se former une idée de quelque chose, qui ne fut pas matérielle, ils ont cru l'*Ame* une certaine *matière subtile*, *étherée*, repandue par tout le Corps ; ne faisant pas reflexion, que la *subtilité* n'étant que relative, il n'étoit pas plus absurde de concevoir, ou plutôt de poser la *matière crasse* douée de ces attributs, que la *matière subtile*.

D'AUTRES ont cru que tout dependoit de l'organisation du Corps en général ; d'autres de celle du Cerveau : d'autres ont confondu le principe vital avec le principe qui nous fait penser. Enfin les plus ignorans de ces pretendus Philosophes, se contentant de leurs propres connoissances, ont forgé des Systèmes, qui ne comprennent qu'un amas d'absurdités.

LA presumption a été poussée plus loin. On en a vu, qui, n'aïant pour tout savoir que quelque connoissance physique, ont osé avancer, qu'on ne devoit admettre sur cette matière que des raisonnemens, fondés sur des expé-

pé.

périences physiques. De ce genre est l'Auteur de l'*Homme - Machine*.

IL est vrai, que si la matérialité de l'Ame étoit prouvée, sa connoissance seroit un objet de la Physique; & qu'ainsi on pourroit avec quelque lueur de raison rejeter ce qu'on oppose d'un autre côté: mais par la raison du contraire, si l'Ame n'est pas matérielle, la recherche de sa nature sera du ressort, non pas des Physiciens, mais de ceux qui approfondissent la nature de ses facultés, & qui sont appelés en général *Metaphysiciens*. Or, puisqu'il s'agit de découvrir si l'Ame est matérielle ou immatérielle, ceux qui n'admettent sur cette matière que les expériences physiques, supposent d'abord ce qui est en question; & commettent par là une petition de Principe honteuse. Ce seront donc les *Metaphysiciens*, aussi bien que les *Physiciens*, qu'il faudra écouter ici. Entrons en lice.

DEUX opposés ne peuvent être vrais en même tems: tant qu'ils se soutiennent par des forces égales, l'assentiment doit hésiter; le donner à l'un d'eux c'est pure témérité.

QUAND deux opposés ont des

8 L'HOMME PLUS QUE

preuves d'une force égale, leurs conséquences ne peuvent qu'être douteuses, puisque la vérité des conséquences dépend de la vérité de leur source. Ainsi, comme entre les opposés, l'assentiment doit aussi hésiter entre leurs conséquences.

PAR conséquent les démonstrations de ceux, qui ne réfutent pas les argumens, qui prouvent l'*Immatérialité* de l'Ame, ne porteroient pas coup, quand même elles feroient sans réplique, puisqu'en ce cas l'assentiment devroit hésiter, comme entre deux opposés, qui ont des preuves pour & contre; & pour une pareille raison, les conséquences, qui en découleroiént, ne pourroient être admises, quand même elles en seroient déduites légitimement; car d'une chose dont le contraire est aussi bien prouvé qu'elle, les conséquences ne peuvent qu'être douteuses: ainsi il faudroit suspendre son jugement.

POUR que le système de l'*Immatérialité* de l'Ame humaine soit solidement établi, nous allons démontrer premièrement, que ce qui dans l'Homme a la faculté de penser ne peut être matériel: ensuite nous ferons voir que les expériences physiques (sous lesquel-

quelles je comprend toutes celles qu'on fait sur la substance matérielle, soit Anatomiques, Chymiques, &c.) ne prouvent pas le contraire; d'où il resultera avec toute l'évidence, dont ce sujet est susceptible, que l'Âme humaine est une Substance immatérielle, distincte du Corps.

POUR toucher au prémier but, & pour subvenir aux différens génies, nous ne nous contenterons pas d'un seul argument, qui suffiroit, mais nous en exposerons quatre ou cinq.

IL est prouvé par des expériences incontestables, que la matière est inerte; c'est-à-dire, qu'elle est d'une telle nature, qu'une fois en repos, il faudra une force déterminée hors d'elle pour la mettre en action; & qu'une fois en mouvement, il faudra une force déterminée hors d'elle pour la faire changer de direction, ou la mettre en repos. Voïons si avec cet attribut de la matière peut coëxister la faculté de penser. Cette faculté, quand on l'exerce, ne peut se concevoir sans action ou passion. L'idée de la matière en repos, c'est-à-dire dans un repos parfait, enforte qu'elle ne souffre ni pression, ni aucune autre opération de quelque sub-

10 L'HOMME PLUS QUE

substance que ce soit, l'idée de la matière, considérée uniquement entant qu'existante, exclut toute idée d'action & de passion : c'est-à-dire, que *recevoir des idées, les comparer, les reproduire, juger, préférer un état à l'autre*; qu'en un mot *penser*, supposant une passion ou une Substance en activité, ne peut être l'attribut d'une matière en repos. Ce seroit donc, puisqu'on ne peut concevoir la matière qu'en repos ou en mouvement (a), le mouvement qui concilieroit à la matière la faculté de penser; & par cette raison, la faculté de penser seroit un tel effet du mouvement, que le mouvement posé, on poseroit la faculté de penser. Le mouvement concilieroit donc à la matière la faculté de penser nécessairement; de sorte que toute matière en mouvement en devroit jouir. Mais si cela est, pourquoi les boulets & les bombes ne pensent-ils pas; & s'ils pensent, leur pensée sera-t-elle divisée de manière, qu'il en tombe $\frac{1}{16}$ ici, $\frac{1}{8}$ là? L'Organisation, que l'on

(a) Il faut remarquer que nous nous servons de non concevoir, pour marquer que l'idée du contraire se détruit.

l'on pourroit peut-être objecter, ne change rien ici, puisque ce que nous disons de la matière en repos s'étend sur toute matière en repos, organisée ou non. Se reclamera-t-on d'une espèce de mouvement, là où tout mouvement n'est qu'un passage d'un endroit à l'autre: quelle absurdité de dire que le changement de lieu puisse produire la pensée. Car ce mouvement, concilié à la matière organisée, ne fait autre chose, que de déplacer & replacer les molécules, qui se remuent. Or concevons une de ces petites particules aller de A en B, de B en A, & voïons si cela a rien de commun avec la faculté de penser. Voilà donc prouvé que la matière ne peut jouir de la faculté de penser, parce que son repos l'en empêche, & que le mouvement ne la lui peut concilier.

La matière est passive; c'est-à-dire, tout les changemens qui lui viennent, n'arrivent que par l'action d'une autre Substance, qui opère sur elle. Le bois, par exemple, n'est changé en table que par des instrumens. L'Âme au contraire se modifie souvent elle-même. Elle se représente son état, sa relation avec d'autres Ê-

tres; reproduit ses idées; les combine; voit leur convenance ou différence, & fléchit sa volonté, selon qu'elle se représente sa félicité. Voilà donc prouvé par l'idée d'activité, que la matière ne peut avoir la faculté de penser.

MAIS que la matière soit en mouvement ou qu'elle soit en repos, si vous lui accordez la faculté de penser, pourquoi le colosse de Rhodes ne pense-t-il pas aussi bien que vous? La grandeur n'est que relative. C'est-à-dire, nous jugeons qu'une chose est grande, qui nous paroîtroit petite, si nos yeux avoient une forme plus platte; & nous nommerions grand, ce qui nous paroît petit, si nos yeux étoient plus ronds, &c. Ceci s'explique par les Microscopes. Ainsi, si de petites fibres peuvent penser, une pyramide d'Égypte pourra jouir de cette faculté tout de même. Concevez, par exemple, ces mêmes fibres, grossies par un Microscope jusqu'à la forme des cables; concevez-les ensuite rangées dans un certain ordre: & puis ajoutez-y le mouvement; voiez après cela, si l'idée de perception a quelque chose de commun avec cet
ob.

objet-là , & si l'idée d'un tel objet pensant ne se détruit pas ?

TANT que la matière est en repos elle tend également de tout côté ; c'est-à-dire , qu'elle n'est pas plus disposée à se porter de tel côté que de tel autre. Or si son repos est détruit, elle ne se portera que vers un seul côté ; car l'idée d'un Corps , qui se porte en même tems de deux cotés , se détruit elle-même. D'où il résulte que, notre ame étant *matérielle*, elle ne pourroit avoir qu'une idée à la fois , ce qui est démenti par la considération du Jugement & du Raisonnement. Voilà donc prouvé par la nature du mouvement, que la pensée ne peut être un attribut de la matière.

M A I S pour ne laisser rien à désirer , voici une démonstration qui est des plus évidentes. Toute Matière est étendueë. Concevoir une particule sans extension, c'est concevoir un globe quarré. Prouvons donc que *la faculté de penser* ne peut être l'attribut d'une *substance étendueë*, & nous aurons prouvé qu'elle ne peut être celui de la *matière*. Ou la pensée entière se trouve dans chaque particule, ou elle s'y trouve en

14 L'HOMME PLUS QUE

partie , de manière qu'une idée soit dispersée par toute l'étendue. Affirmer le premier , c'est dire qu'une idée en est mille. Affirmer le second , c'est concevoir une idée divisée. L'un aussi - bien que l'autre est de la dernière absurdité.

VOILA donc prouvé par l'idée d'inertie , par celle du mouvement , par celle des relations , par celle de l'activité , & par l'idée que nous avons de l'étendue , que la matière ne peut avoir la faculté de penser. Mais ces démonstrations sont-elles évidentes ? Soions sincères.

Vos démonstrations , dira-t-on , decoulent de vos idées. Etes-vous sûr qu'elles ne vous trompent pas ? Malgré vos expériences je nie que l'inertie soit essentielle à la matière. Prouvez qu'il ne peut y avoir de Principe Actif dans la matière , & qu'un autre mouvement que celui dont vous avez l'idée , ne peut avoir lieu. Deux gouttes de mercure changent de figure à une certaine distance pour se toucher mutuellement. Est-ce un Principe Actif ou Passif qui en est la cause ? Concevez le colosse & la Pyramide d'Egypte organisés comme votre Cerveau , je nie qu'ils ne

ne penseront pas. Prouvez encore qu'il n'y ait pas de milieu pour votre dernier argument ; & que l'idée doit être ou par parties , ou toute entière dispersée dans l'Etendue. Je nie que Dieu ne puisse donner la faculté de penser à la matière. J'attends des preuves , pour me rendre. Donnez-en , ou dites avec moi que la chose est douteuse.

VOILA ce qu'un Matérialiste peut dire de plus fort. Voïons si nous repondrons à ces difficultés. Il faut ajouter foi aux expériences dont tous les Philosophes sont d'accord , & se fier aux idées que toutes les recherches ont rendues plus certaines , ou qui sont simples ; ou bien tout est illusion. Je ne dispute pas contre un homme qui doute si je parle. Or mes démonstrations prouvent , que non seulement je ne puis concevoir comment la matière puisse penser , mais que l'idée de penser est incompatible avec les attributs , que nous remarquons dans la substance , que nous nommons *matière* ; qu'elle est incompatible avec un seul de ces attributs que nous venons de considérer ; desorte qu'une substance , qui n'auroit qu'un de ces attributs , ne
pour-

pourroit pas penser ; puis qu'un seul exclut cette faculté. Pour couper court, je dis que, si par une *substance matérielle* on entend cette *matière*, qui tombe sous nos sens, & qui est douée des facultés que nous avons exposées, l'*Ame* ne peut être *matérielle* : & qu'ainsi elle fera *immatérielle* ; & que par la même raison, Dieu n'aura pu donner à la matière la faculté de penser, puisque Dieu ne peut faire une contradiction.

M A I S, dira un Matérialiste, vous parlez de la matière, & vous la concevez douée des attributs incompatibles avec la faculté de penser : je vous accorde que, comme on ne peut concevoir un corps en repos, tant qu'il est en mouvement, il est de même impossible que la matière puisse penser, tant qu'elle conserve les attributs, qui sont incompatibles avec cette faculté. Mais, poursuivra-t-il, vous nommez *substance matérielle*, celle qui a ces attributs, moi je nomme *substance matérielle* le soutien ou sujet de ces attributs, puisque ces attributs ne peuvent pas être la chose même qui en est douée. Je dis donc qu'il n'est pas impossible que Dieu puisse donner à ce soutien
la

la faculté de *penser* ; & je le prouve par là , que ce soutien étant inconnu , on ne peut savoir aussi s'il ne peut avoir également la faculté de penser pour attribut que l'étendue : du moins l'impossibilité n'en est pas démontrée ; puisque ce sujet, n'étant pas encore doué des attributs , que vous lui concédez , il n'a rien aussi qui l'empêche de recevoir cette faculté , & qu'ainsi, la toute puissance de Dieu n'étant pas limitée , Dieu pourra aussi bien accorder à ce Sujet la faculté de *penser* , que celui d'attirer l'aiman : ainsi puisque l'*Ame* peut avoir pour soutien la même substance que les Corps , il est indécis si elle ne l'a pas réellement ; & par conséquent si elle est *matérielle* ou *immatérielle*.

VOILA' une objection forte , & d'autant plus , qu'en l'admettant on pourroit résoudre peut-être bien des difficultés , qui résultent de l'union de l'*Ame* avec le Corps. Voïons cependant si elle est sans réplique. Je dis donc à mon tour , tout ce qu'on appelle matière est étendu , inert , solide , &c. Concevez une de ces propriétés détruite , & vous perdez l'idée du tout ; de la même manière que

que si vous conceviez un Corps sans surfaces. Il n'en est pas de même du repos, du mouvement, & autres modes accidentels: ainsi donc, tout comme une montagne ne peut exister sans vallée & un globe sans circonférence, tout de même la substance, que nous nommons matérielle, ne pourra exister sans étendue, &c. & par conséquent cette substance ou sujet ne pourra pas avoir la faculté de penser.

M A I S si nous posions pour un moment que le même soutien peut servir aux deux substances, à l'*Ame* & au *Corps*; il seroit également prouvé, que l'*Ame* est tout à fait différente du *Corps*, de manière que les propriétés, que Dieu lui auroit données, la distingueroient réellement, puisque celles-ci sont incompatibles avec celles-là. Ainsi il seroit prouvé, malgré toutes ces subtilités, que l'*Ame* est autant distincte du *Corps* par ses propriétés, que le Triangle l'est du Cercle par les siennes; posé que leur commun soutien soit des lignes infiniment petites, disposées d'une certaine manière. Et selon moi cette différence suffiroit pour admettre l'immatérialité

té de l'Âme comme une chose prouvée.

JE dis plus. Je reponds au *Matérialiste*, vous concevez le sujet des attributs comme une chose qui peut exister sans eux. Vous ne le prouvez pas, vous le dites. Mais si de là, que l'idée de quelque chose, conçuë sans les attributs qui l'accompagnent toujours, se détruit elle-même, on ne puisse conclure qu'il est impossible que cette chose existe sans ces attributs, comment prouverez-vous qu'un Triangle ne puisse exister sans les propriétés qui decoulent de sa nature? D'où il suit, que ce soutien peut aussi peu exister sans les attributs, dont l'idée accompagne toujours ce soutien, que les attributs pourront exister sans ce soutien.

VOILA' donc des preuves (du moins jusqu'à ce qu'on montre quelque défaut dans les raisonnemens que nous venons d'exposer & que nous nommons ainsi) qui demontrent que la *faculté de penser* ne peut être un attribut de la *matière*; voïons s'il est prouvé d'ailleurs qu'elle le soit effectivement. Nous pourrions, il est vrai, à l'exemple de l'Auteur de *l'Homme . Machine*, & autres, compter pour

pour rien tous les argumens qu'on oppose d'un autre côté (chose qui n'est que trop usitée), mais ce n'est ni le chemin de la Vérité , ni de celui qui la cherche.

PARCOURONS donc les fastes des Medecins , & voïons si leurs observations prouvent le contraire.

AUTANT de tempéramens , autant d'esprits , de caractères & de moeurs différentes. Suivant la nature , l'abondance & la diverse combinaison des humeurs , chaque Homme devient un Homme différent.

DANS les maladies , tantôt l'Ame s'éclipse & ne montre aucun signe d'elle-même ; tantôt on diroit qu'elle est double , tant la fureur la transporte ; tantôt l'imbécillité se dissipe : & la convalescence d'un Sot fait un Homme d'esprit. Tantôt le plus beau Génie devenu stupide , ne se reconnoit plus. Adieu toutes ces belles connoissances acquises à si grands frais , & avec tant de peine !

UN Poëte Italien tombe dangereusement malade , en revient ; & a oublié jusques aux Lettres de l'Alphabet ; qu'il a , après avoir fait de beaux vers , dû reprendre , comme s'il ne

ne commençoit qu'à frequenter les petites ecoles.

PLINE parle d'une Personne qui par une chute perdit la connoissance de sa Mère, & de ses Amis. Une maladie a fait oublier à une autre les noms de ses domestiques. *Messala Corvinus* oubliâ son propre nom. *Valerius Maximus* raporte, qu'un Citoyen d'Athènes, par le coup d'une pierre, qui tomba sur sa tête, conserva sa memoire, mais oubliâ tout ce qu'il favoit des belles Lettres auxquelles il s'étoit attaché.

DANS les *Mem. de l'Acad. Roi. des Sciences* A°. 1711. on trouve le fait suivant. " Un jeune Homme de condition, âgé de 9 ans, qui se portoit parfaitement bien, qui avoit beaucoup d'esprit, & déjà beaucoup de savoir pour son âge, un jour après avoir un peu plus diné qu'à son ordinaire, fut attaqué subitement d'un violent mal de tête, ensuite eut un grand vomissement, une grosse fièvre, & perdit connoissance. On lui donna de l'émetique avec succès, & en trois ou quatre jours la fièvre cessa; mais on fut fort étonné de voir que pendant ces trois ou quatre

,, tré

„ tre jours il ne parla point du tout;
 „ & qu'étant guéri, quand il avoit
 „ envie de parler, les mots lui man-
 „ quoient absolument, & qu'il n'en
 „ pouvoit trouver aucun. Il ne re-
 „ connoissoit même, ni le lieu où
 „ il étoit, ni les personnes avec les-
 „ quelles il avoit toujours vecu; en-
 „ fin il avoit entièrement perdu les
 „ idées, qu'il avoit pu acquérir pen-
 „ dant neuf ans. On commença à
 „ lui apprendre sa langue, & on re-
 „ marquoit qu'il apprenoit fort vite;
 „ car ce qui est encore surprenant,
 „ le jugement étoit demeuré fort
 „ sain, malgré la destruction entière
 „ de la memoire.

UN enfant de 8 ans, qui avoit fait des progrès assez considérables dans la langue latine, fut tellement saisi par la chaleur de l'Eté en 1715, qu'il en perdit toute memoire. Le tems froid la lui rendoit; & le chaud la lui faisoit perdre de nouveau.

ICI c'est un Paralitique, qui demande si sa jambe est dans son lit: Là c'est un Soldat qui croit avoir le bras qu'on lui a coupé. La memoire de ses anciennes sensations, & du lieu, où son Ame les raportoit, fait son illusion, & son espèce
de

de délire. Il suffit de lui parler de cette partie qui lui manque, pour lui en rappeler & faire sentir tous les mouvemens.

Celui-ci pleure, comme un Enfant, aux approches de la Mort, que celui-là badine. Que falloit-il à Canus Julius, à Sénèque, à Pétrone, pour changer leur intrépidité, en pusillanimité, ou en poltronnerie? Une obstruction dans la rate, dans le foie, un embarras dans la veine Porte.

Que dire de ceux qui s'imaginent être transformés en *Loups-garoux*, en *Cogs*, en *Vanpires*, qui croient que les Morts les sucent? De ceux qui voient leur nez, ou autres membres de verre, & à qui il faut conseiller de coucher sur la paille, de peur qu'il ne se cassent; afin qu'ils en retrouvent l'usage & la véritable chair, lorsque mettant le feu à la paille, on leur fait craindre d'être brûlés: frayeur qui a quelquefois guéri la Paralyse?

VOIEZ ce Soldat fatigué! il ronfle dans la tranchée, au bruit de cent pièces de canons! Son Amen n'entend rien, son Sommeil est une parfaite Apoplexie. Une Bombe va l'écraser; il sentira peut-être moins ce coup qu'un

Infecte qui se trouve sous le pié.

D'UN autre côté, cet Homme que la Jalouſie, la Haine, l'Avarice, ou l'Ambition dévore, ne peut trouver aucun repos. Le lieu le plus tranquille, les boiſſons les plus fraîches & les plus calmantes, tout eſt inutile à qui n'a pas délivré ſon cœur du tourment des Paſſions.

L'AME & le Corps s'endorment enſemble. A meſure que le mouvement du ſang ſe calme, un doux ſentiment de paix & de tranquillité ſe répand dans toute la Machine; l'Âme ſe ſent mollement s'appéſantir avec les paupières & s'affaiſer avec les fibres du cerveau: elle devient ainſi peu à peu comme paralitique, avec tous les muscles du corps. Ceux-ci ne peuvent plus porter le poids de la tête; celle-là ne peut plus ſoutenir le fardeau de la penſée; elle eſt dans le Sommeil, comme n'étant point.

LA circulation ſe fait-elle avec trop de viteſſe? l'Âme ne peut dormir. L'Âme eſt-elle trop agitée, le Sang ne peut ſe calmer; il galope dans les veines avec un bruit qu'on entend: telles ſont le deux cauſes réciproques de l'infomnie. Une ſeu-

le fraieur dans les Songes fait battre le coeur à coups redoublés, & nous arrache à la nécessité, ou à la douleur du repos, comme feroient une vive douleur, ou des besoins urgens.

L'OPIMUM enivre, ainsi que le vin, le café &c. chacun à sa manière, & suivant sa dose. Il rend l'Homme heureux dans un état, qui sembleroit devoir être le tombeau du sentiment, comme il est l'image de la Mort. Quelle douce Léthargie! L'Ame n'en voudroit jamais sortir. Elle étoit en proie aux plus grandes douleurs; elle ne sent plus, que le seul plaisir de ne plus souffrir, & de jouir de la plus charmante tranquillité. L'Opium change jusqu'à la volonté; il force l'Ame, qui vouloit veiller & se divertir, d'aller se mettre au Lit malgré elle.

C'EST en fouëttant l'imagination, que le Café, cet Antidote du Vin, dissipe nos maux de tête & nos chagrins, sans nous en ménager, comme cette Liqueur, pour le lendemain.

CONTEMPLONS l'Ame dans ses autres besoins.

LES alimens entretiennent ce que

la fièvre excite. Sans eux l'Ame languit, entre en fureur & meurt abattue. C'est une bougie dont la lumière se ranime, au moment de s'éteindre. Mais nourrissez le corps, versez dans ses veines des Sucrs vigoureux, des liqueurs fortes; alors l'Ame généreuse comme elles, s'arme d'un fier courage, & le Soldat que l'eau eut fait fuir, devenu féroce, court gaiement à la mort au bruit des tambours. C'est ainsi que l'eau chaude agite un Sang que l'eau froide eut calmé.

QUELLE puissance d'un Repas! La joie renaît dans un coeur tristé; elle passe dans l'Ame des Convives qui l'expriment par d'aimables chansons, où le François excelle. Le Mélancolique seul est accablé, & l'Homme d'étude n'y est plus propre.

LA viande crue rend les animaux féroces; les hommes le deviendroient par la même nourriture.

ELLE produit dans l'Ame, la haine, le mépris des autres Nations, l'indocilité & autres sentimens, qui dépravent le caractère; comme des alimens grossiers font un esprit lourd, épais, dont la pares-

resse & l'indolence sont les attributs favoris.

M^r. Pope a bien connu tout l'empire de la gourmandise ; lorsqu'il dit : „ Le grave Catius parle tous jours de vertu, & croit que qui souffre les Vicieux, est vicieux lui-même. Ces beaux sentimens durent jusqu'à l'heure du diner ; alors il préfère un scélerat, qui a une table délicate, à un Saint frugal.

„ CONSIDEREZ, dit-il ailleurs, le même Homme en santé, ou en maladie ; possédant une belle charge, ou l'ayant perdue ; vous le verrez chérir la vie, ou la détester, Fou à la chasse, Ivrogne dans une Assemblée de Province, Poli au bal, bon Ami en Ville, sans foi à la Cour”.

A quels excès la faim cruelle peut-elle nous porter ! Plus de respect pour les entrailles auxquelles on doit, ou on a donné la vie ; on les déchire à belles dents, on s'en fait d'horribles festins ; & dans la fureur, dont on est transporté, le plus foible est toujours la proie du plus fort.

LA grosse ne se contente pas d'amener le plus souvent à sa suite

les goûts dépravés, qui accompagnent ces deux états : elle a quelquefois fait exécuter à l'Âme les plus affreux complots ; effets d'une manie subite, qui étouffe jusqu'à la Loi naturelle. C'est ainsi que le cerveau, cette Matrice de l'esprit, se pervertit à sa manière, avec celle du corps.

QUELLE autre fureur d'Homme ou de Femme, dans ceux que la continence & la santé poursuivent ! C'est peu pour cette Fille timide & modeste d'avoir perdu toute honte & toute pudeur ; elle ne regarde plus l'Inceste, que comme une femme galante regarde l'Adultère. Si ses besoins ne trouvent pas de prompts soulagemens, ils ne se borneront point aux simples accidens d'une passion Utérine, à la Manie, &c. cette malheureuse mourra d'un mal, dont il y a tant de Médecins.

IL ne faut que des yeux pour voir l'Influence nécessaire de l'âge sur la Raison. L'Âme suit les progrès du corps, comme ceux de l'Éducation. Dans le beau sexe, l'Âme suit encore la Délicatesse du tempérament ; de là cette tendresse, cette affection, ces sentimens vifs, plutôt fondés sur la passion, que sur la raison ;

son; ces préjugés, ces superstitions, dont la forte empreinte peut à peine s'effacer &c. L'Homme, au contraire, dont le cerveau & les nerfs participent de la fermeté de tous les solides, a l'esprit, ainsi que les traits du visage, plus nerveux.

TEL Peuple a l'esprit lourd & stupide; tel autre l'a vif, léger, pénétrant. L'esprit a comme le Corps, ses maladies épidémiques & son scorbut.

IL se rouille avec ceux qui n'en ont point, faute d'être exercé.

ON prend tout encore de ceux avec qui l'on vit, leurs gestes, leurs accens &c. comme la paupière se baisse à la menace du coup dont on est prévenu, ou par la même raison que le corps du Spectateur imite machinalement, & malgré lui, tous les mouvemens d'un bon Pantomime.

TEL est l'empire du Climat, qu'un Homme qui en change, se ressent malgré lui de ce changement.

VOILA' bien des faits. Que nous apprennent-ils? Que les facultés de l'Ame naissent, croissent, & prennent de la force, à mesure que le Corps en prend?

prend ? Que ces facultés s'affoiblis-
 sent de même ? Que l'air qu'on re-
 spire, les alimens qu'on prend, les
 compagnies qu'on voit, les habitu-
 des qu'on contracte influent sur l'ex-
 ercice de ces facultés ? Que des mou-
 vemens déterminés du Corps repon-
 dent à des mouvemens déterminés
 de l'Ame, & au contraire ? Qu'en
 considérant les Créatures en général,
 les facultés de l'Ame ont du pouvoir
 à mesure qu'il y a plus de Cerveau,
 & que le Cerveau est le plus tor-
 tueux en raison de la masse du Corps ?
 Que plus on gagnera de l'Esprit plus
 on perdra de l'Instinct ? Voilà, je
 crois, ce que nous en aprennons. Mais
 fuit-il de là que la faculté de penser
 est un attribut de la matière ? Que
 tout depend de la manière dont no-
 tre Machine est montée ? Que les fa-
 cultés de l'Ame resultent d'un *ἔργον*
ψυχῆς, d'un principe de vie animale ; d'u-
 ne chaleur ou force innée ; d'une irri-
 tabilité des plus fines parties de no-
 tre corps ; d'une matière subtile éther-
 rée, qui y seroit repandue ; enfin de
 toutes ces choses prises ensemble ?
 Cette même Nature (pour me servir
 des termes de l'Auteur de l'*Homme-
 Machine*) qui a observé ces Loix é-
 ter-

ternelles, dit-elle en même tems, qu'elle n'a pas accommodé & réglé tout cela, pour qu'une autre substance s'en ferve & put s'en servir? Dit-elle, cette Nature, que l'ordre & le desordre de ces Instrumens ne font pas la cause qu'une Substance qui s'en fert, fait voir différens effets. Le dit-elle? Non. Ajoutons un exemple pour rendre ceci plus sensible.

SUPPOSONS que par le trou d'une chambre nous vissions le Pinceau d'un habile Peintre tracer un magnifique image; que nous vissions de plus, qu'à mesure que le pinceau se trouvoit en desordre, ou bien les couleurs mal mêlées, l'image qui se formoit étoit defectueux; n'auroit-on pas raison de nous rire au nez, si nous allions conclure de là, que c'est le pinceau qui forme l'image par les couleurs, & si nous déclarions ridicules ceux, qui prouvent, que cela est incompatible avec le pinceau, & qui admettent pour cela une cause directrice.

TOUT de même, on ne pourra pas plus conclure de toutes ces observations, que l'Ame n'est qu'un mécanisme du corps, ou tel autre cara-

être de la matière, qu'on ne peut conclure qu'un Musicien n'est que le mécanisme de son instrument, parce qu'il ne peut pas bien jouer lorsque son instrument n'est pas en ordre. Le Cardinal de *Polignac* exprime ceci élégamment L. 5. V. 713. & suiv. & sur-tout V. 743. & suiv.

Nous avons donc fait voir.

1°. QUE la faculté de penser (sous lequel est compris celle d'imaginer, juger, &c.) est un attribut incompatible avec une Substance matérielle. D'où il resulteroit, que si les observations physiques demontroient le contraire, l'assentiment devoit balancer.

2°. QUE toutes les observations ne le prouvent pas. D'où il resulte que le *Spiritualisme* est démontré.

3°. QUE, puisque ceux qui n'ont que le baton de l'expérience pour guide ne demontrent pas leur Systeme, & que nous avons établi solidement le nôtre, toutes les conclusions légitimes qu'ils pourroient tirer du leur, sont nulles & sans force; & que toutes celles qui decouleront du nôtre, seront aussi évidentes que leur source.

Voïons donc ce que raisonna-
ble

blement nous pouvons deduire de ces observations.

E L L E S prouvent la necessité d'une bonne & abondante organisation; mais s'ensuit-il de là que l'organisation est le premier mérite de l'Homme? Aussi peu que la façon d'un instrument fait le premier mérite du Musicien? A' mesure que l'Instrûment est bon, le Musicien charme par son art: il en est de même de l'Ame. A' mesure que le Corps est sain, l'Ame se trouve mieux en état de mettre ses facultés en usage: mais comme d'ailleurs le Musicien n'a du rapport à son instrument, qu'autant qu'il s'en peut servir, l'ame tout de même n'a du rapport à l'organisation du corps, qu'autant qu'elle en peut faire usage. L'expérience journalière nous en peut convaincre. Tel Paylan a le corps mieux organisé que tel Savant. Ce ne sont pas les verges qui forment l'ame d'un enfant, mais des raisonnemens persuasifs. C'est une certaine adresse de persuader que telle action mène au bonheur, & telle autre au malheur; c'est l'art de faire comprendre la différence de ces deux états, mais non pas des coups qu'il faut, pour former les esprits.

ELLES prouvent la nécessité d'une bonne constitution : mais quoique la constitution du corps influe sur les exercices de l'ame, il n'en est pas moins vrai pour cela, qu'elle seule ne rend pas l'ame propre à ses différentes dispositions. Car pour étendre encore ce raisonnement, quoi de plus ridicule que de la déclarer, sur des observations physiques, la source des facultés sensitives. De là que les facultés de l'ame se font voir avec plus de justesse dans un corps sain, que dans un autre qui ne l'est pas, en est-on plus en droit de faire dépendre ces facultés de la constitution du corps, que d'attribuer la délicatesse des tons à un instrument de musique, qui en donneroit de faux, s'il n'étoit accordé ?

MAIS si la pensée & toutes les facultés de l'Ame dependoient uniquement de l'Organisation, comme quelques-uns le prétendent, comment l'imagination pourroit-elle tirer une longue chaîne de conséquences des objets, qu'elle a embrassés. Car si la faculté de tirer des conséquences ne denote pas dans l'Homme un Principe interne, c'est-à-dire la faculté d'une Substance, qui se met elle-même en activité,

& qu'elle depend uniquement de l'Organisation, il faudra dire, que la membrane medullaire prend la forme des idées qu'on a successivement, de manière que si le Soleil, par exemp., est depeint sur cette membrane, & que nous commençons à tirer des consequences de la grandeur apparente à la réelle, il faudra, dis-je, que cette grandeur apparente, dont le diamètre n'est peut-être tout au-plus que d'une ligne, accroisse & s'enfle par un espèce de levain, jusqu'à la veritable grandeur du Soleil. Bien plus encore, à moins que l'organisation ne change à tout moment dans le même homme, les consequences, que l'imagination tire des objets, seront necessairement liées à l'impression de ces objets, & l'accompagneront toujours, du moins dans ceux qui auront l'organisation assez bonne pour tirer des consequences: ce qui est une fausseté palpable; puisque le plus grand Mathematicien a souvent l'idée d'un Triangle, sans que ses propriétés lui soient présentes à l'esprit. Aussi l'Auteur de *l'Homme - Machine* suppose-t-il que l'Âme est distincte de toutes peintures, quand il dit, *qu'elle y trouve une*

veritable ressemblance ; car ce qui est trouvé n'est pas sans doute ce qui trouve. D'ailleurs, si ce qui trouve est l'imagination, & si l'imagination est la partie fantastique du cerveau, comme il le dit p. 38., & si avec cela les peintures se forment sur cette partie, l'opinion de notre Medecin Philosophe ne sera pas moins ridicule, que celle d'une Personne, qui soutiendrait qu'une table decouvre les rapports des peintures, qu'elle offre à nos yeux. Revenons aux observations.

ELLES prouvent que le corps doit avoir un principe de vie ou principe de mouvement, pour que l'Ame puisse opérer sur lui. Nous avons fait voir ci-dessus, que le mouvement n'a rien de commun avec la sensation, &c. Ainsi que le principe de mouvement, c'est-à-dire la faculté de pouvoir changer de lieu, ne sera sans doute pas le principe qui nous fait penser, & par consequent il sera très faux, que le *principe de mouvement posé, les corps animés auront tout ce qui leur faut pour sentir, &c.*

ELLES prouvent, si l'on veut, que *chaque fibre a un principe de mouvement, qui lui est propre, & dont l'a-*
ction

Etion ne depend pas d'aucun nerf, comme le mouvement volontaire. L'Ame sera-t-elle la cause de ces mouvemens? Decouvre-t-on ici quelque chose, qui ne peut s'expliquer par ce qu'on fait de la Physique, Anatomie, &c. Je l'accorde. Mais suit-il de là, que l'ame n'est pas distincte du mecanisme du Corps? Celui, qui en tireroit cette consequence, ne raisonneroit-il pas comme une Personne qui diroit, *Baculus stat in Angulo, ergo cras pluet?* Cela montre donc uniquement que dans le Corps de l'homme, ou dans toutes ses parties, se trouve un principe de vie, qu'on ne peut expliquer par les Loix mecanico-hydrauliques. Les termes, dont on se sert pour designer ce principe, n'expliquent rien, soit qu'on le nomme *ἔνοργωσις*, soit *chaleur*, ou *force innée*, soit *Irritabilité*. Ces mots signifient tout-au-plus la manière d'agir; & cela suffit, puisque par là ils servent à donner des idées nettes & claires sur les phenomenes, qu'on observe. Mais si on demande d'où vient cet *ἔνοργωσις*, &c. on n'en pourra pas plus donner raison, que de l'effet qu'on observe dans tant de corps, & qu'on nomme *Attraction*.

tion. C'est ici où se développe encore la foiblesse de notre entendement.

AJOUTONS que ces expériences nous apprennent encore, que la relation que le corps a avec d'autres choses, qui opèrent sur lui, soit médiatement, soit immédiatement, influent sur la relation, qu'il y a entre l'Âme & le Corps.

MAIS comme tous ces effets peuvent également avoir lieu, que l'homme soit un composé de deux Substances distinctes, ou non, ces effets ne décideront pas pour le Matérialisme; & puisque d'un autre côté il est prouvé que l'intelligence ne peut être un attribut de la matière, & que l'Homme est un Être intelligent, il résulte qu'il faut admettre l'Immatérialisme; & attribuer à l'union de deux Substances les effets, que les fastes des Médecins nous étalent.

POUR ne rien déguiser, nous avouerons avec franchise, que l'union de ces deux substances est si merveilleuse, que tout ce qu'on a fait jusqu'ici pour l'expliquer, n'a servi qu'à faire voir les limites de l'Entendement humain. Notre Âme semble naître, croître & s'affoiblir
avec

avec le corps , les Climats , la constitution , l'organisation , tout influe sur l'exercice de ses facultés ; & qui plus est encore , il y a des maladies , où l'Homme , hors de lui-même , ne fait voir que par des extravagances qu'il a le don de penser : on le voit au sortir d'une maladie , qui a duré quelques jours , reprendre la suite des idées , qu'il avoit avant sa phrenésie , tout comme si son état n'avoit été que pure illusion. On en a vu un , qui , sujet à de telles attaques , vomissoit dans sa maladie des blasphèmes horribles contre l'Etre suprême , & qui cependant , revenu à lui-même , adoroit son Créateur ; predisoit le tems qu'il seroit impie , & se plaignoit. Voilà des effets surprenans , auxquels j'en pourrois ajouter d'autres , & dont un seul concluroit plus que toutes les observations de l'*Homme-Machine* , si le contraire n'étoit solidement établi.

EN effet , toutes ces observations , toutes ces expériences prouvent uniquement que l'union de l'Ame & du Corps est si étroite , que l'un se ressent de la modification de l'autre. Que tant dans cette union , que dans toute l'harmonie de l'univers , il y

40 L'HOMME PLUS QUE

a des Loix constantes, qui font dépendre les choses créées l'une de l'autre. Que si l'ame a du pouvoir sur le corps, le corps en a sur l'ame; & que cette subordination mutuelle est la source d'une grande partie de notre bonheur dans ce monde; comme le remarquent *Pope* & l'Auteur des *Pensées Philosophiques*. Tant que cette subordination sera réglée, tant que les effets du corps ne prévaudront pas sur l'Ame, ni ceux de l'Ame sur le corps, l'Homme mènera une vie douce, qui le contentera en tout état.

AINSI bien loin que les étonnants effets de cette union nous autorisent à ne faire de ces deux substances qu'une seule, & à établir l'*organisation*, le principe de mouvement; &c. comme la source des facultés de l'Ame, elles prouvent uniquement, que l'Ame a besoin d'un corps bien organisé &c. pour goûter les doux fruits de son existence dans ce monde, & pour pouvoir répondre aux intentions de son Créateur. L'Ame est donc aussi peu un vain terme, tant qu'on l'emploie pour désigner le soutien des facultés, qui lui sont attribuées, que l'est le mot de *corps*, pour

de-

designer le soutien des attributs, qui sont propres à la matière.

VOILA' beaucoup plus d'arguments qu'il n'en faut (c'est-à-dire à des hommes qui ne sont pas tout-à-fait machines) pour prouver d'une manière incontestable, que tout ce qu'on oppose contre l'existence d'une substance immatérielle, nuit aussi peu à ce Système, que la marche d'une circonvolution au mouvement de la Terre; pour prouver encore, que l'organisation de tout le corps, ou de sa moindre partie, ne peut produire une seule perception.

SUPPOSONS que les mouvemens vitaux, animaux, naturels, & automatiques se font par leur action. Que c'est machinalement que le corps se retire, frappé de terreur à l'aspect d'un précipice inattendu. Que les paupières se baissent à la menace d'un coup. Cela empêche-t-il que d'un autre côté, il ne soit très faux, que c'est machinalement qu'on préfère le vin rouge au blanc? La Lecture de Boileau à celui du Poëte sincère? Est-ce machinalement, est-ce par des poulies & des roues, que nous nous formons une idée de notre état; que nous comparons ces états par les idées qui les représentent;

tent; & que le jugement fléchit la volonté. Medecin repondez, est-ce machinalement que vous ordonnez à l'un une clistère, à l'autre un vomitif, à un troisième la saignée. Malheur aux malades, si le ressort des Medecins rencontroit mal, comme il y auroit très grande apparence.

DE recourir aux impressions, que font les objets extérieurs sur notre Ame, est le dernier retranchement. Notre ignorance en fait le fort & la leur le détruit. On demande pourquoi certains objets nous donnent certains desirs? pourquoi le son d'une Flute me rejouit? pourquoi les gestes & la voix d'un Acteur me fait pleurer? pourquoi certains mouvemens de danse, accordés à certains sons du violon, me font aimer la fille qui m'accompagne? Pourquoi le vin fait rire celui qui pleuroit peu auparavant; raisonner en sot celui qui autrement raisonne en sage? Je l'avoue: je n'en sai rien. Mon ignorance changera-t-elle de vains discours en preuves solides? Si l'on vouloit conclure que la paix ne se feroit pas, parceque je ne puis alleguer des raisons qui porteroient les Puissances à finir la guerre, ne se

rep.

rendroit - on pas ridicule ? Parceque je ne puis expliquer pourquoi certains mouvemens , excités dans les nerfs , produisent ou excitent des idées , s'ensuit-il que ces nerfs en sont doués ?

M A I S je demande à mon tour , pourquoi un spectre fait fuir un Athée & l'oblige à courir en Lièvre ? Pourquoi *Scevola* a pu mettre sa main dans la flamme , & *Corinne* s'exposer aux flots du Tibre ? Pourquoi je ne me lasse pas quand la fuite me peut sauver ? Pourquoi certaines reflexions me font tenir ferme là , où l'idée d'une Maitresse en pleurs m'auroit fait lâcher le pié. „ Un homme est éten- „ du sur la terre , sans sentiment , „ sans voix , sans chaleur , sans mou- „ vement. On le tourne , on le re- „ tourne , on l'agite , le feu lui est „ appliqué , rien ne l'emeut : le fer „ chaud n'en peut arracher un symp- „ tome de vie : on le croit mort. „ L'est-il ? Non. C'est le pendant „ du Prêtre de Calame , *qui quando „ ei placebat , ad imitatas lamentantis „ hominis voces , ita se auferabat a „ sensibus & jacebat simillimus mor- „ tuo , ut non solum vellicantes atque „ pungentes minime sentiret , sed ali-* „ *quas-*

„ quando etiam igne ureretur admodo ,
 „ sine ullo doloris sensu nisi postmodum
 „ ex vulnere ”. Voilà ce que j'ai tiré
 des *Pensées Philosoph.* qui cite *S^t. Aug.*
Cité de Dieu. L. XIV. Ch. 24. Si
 tout depend de la constitution du
 corps d'où viennent ces contraires ?
 Si c'est la matière qui pense d'où
 vient cet empire des reflexions ? D'où
 viennent ces vifs images , lorsque
 l'objet ne les excite pas ? Où est la
 matière qui rompt son cours pour en
 prendre un autre ? Si , comme nos
 adverfaires , nous n'avions rien prou-
 vé , ces difficultés nous feroient ba-
 lancer entre le *Matérialisme* & l'*Im-
 matérialisme* ; mais puisque nous a-
 vons des preuves de notre coté ,
 qu'ils n'en ont pas du leur , & que
 ces difficultés portent aussi bien
 contre leur Systeme , que contre le
 nôtre , elles les confondent , & nous
 donnent la victoire.

POURSUIVONS ces observations.
 Si toutes les idées n'étoient que des
 effets d'un mouvement , communi-
 qué aux nerfs , la pensée ne pour-
 roit jamais être active & feroit au
 contraire toujours passive. Nous a-
 vons démontré la fausseté de cette
 proposition. Pouffons les conséquen-
 ces.

ces. Puisque le mouvement des nerfs suppose une action, c'est-à-dire une cause qui les ait mis en mouvement, & cette cause ne pouvant se trouver dans la matière, parce que la matière ne suit que le mouvement qu'il a reçu, il faudra nécessairement que, pour que l'idée d'un objet naisse, cet objet soit présent & agisse sur ces nerfs. Je veux me représenter la physionomie d'un Ami, je me la représente aussi vivement que s'il se tenoit devant moi. Si l'Âme n'a pas un principe actif, qui lui fasse retracer les images, qu'elle desire, où est la cause qui opère? Je veux en combinant quelques idées me représenter certains objets, qui n'ont jamais operé sur mes sens, & qui peut-être n'existent pas. Je le fais. Quelle en est la cause? Mes idées me représentent une voix qui chante, & qui m'enlève. Livré quelque tems à mon imagination, la musique la plus parfaite s'offre à mon Âme. Où est la cause? Voïons les merveilles de l'Imagination, & si le mouvement du cerveau les peut produire. Quel mouvement faut-il au Cerveau d'un Homme qui résout sur le champ toutes les propositions arithmétiques?

ques? à celui d'une fille, qui ne fait ni lire ni écrire & qui calcule en un moment les minutes de votre âge. Quel mouvement falloit-il au cerveau de *Wallis* & où en étoit la cause, lorsqu'il fit par la seule Imagination l'extraction de la racine quarrée de 56 Chifres. Si l'Ame d'*Ovide* avoit attendu qu'on eut mis les muscles de son cerveau en mouvement, où en feroit sa Metamorphose?

OR puisque certaines idées, qu'une force active fait naître, donnent un mouvement aux organes, aussi bien que ce mouvement en produit, il est prouvé que le mouvement de ces muscles n'a pas une liaison nécessaire avec ces idées, puisque celles-ci sont antérieures à ce mouvement; que si l'homme a besoin de ces muscles pour recevoir des idées, il n'en a pas toujours besoin pour en former; qu'ainsi l'existence des idées formées par la perception détruit la nécessité du mouvement musculaire; & que ces idées enfin peuvent fort bien exister, sans qu'il y ait des muscles. D'où il résulte encore, que, si certains mouvement coëxistent avec certaines idées, ou plutôt succèdent à certaines idées, ou les précè-

cèdent, ce ne sera pas une raison suffisante pour attribuer la faculté d'avoir ces idées à la matière en mouvement; mais plutôt une preuve évidente du contraire, puisque ces mêmes idées peuvent exister sans ces mouvemens, & existent réellement antérieurs à ces mouvemens.

VOILÀ donc démontré de la manière la plus forte, & même par des observations, desquelles on se reclame, que ceux, qui admettent une substance immatérielle, distincte du Corps, suivent le chemin du Sage & ne sont nullement réduits à l'opération du S^t. Esprit, comme l'Auteur de *l'Homme Machine* se le persuade; & qu'au contraire ceux qui nient l'immatérialité de l'Ame, son réduits à de vains termes d'imagination, de sympathie, de Nature, &c. pour ne faire qu'un cahos de leurs idées.

La belle Ame, dit-on, & la puissante Volonté, qui ne peut agir, qu'autant que les dispositions du Corps le lui permettent, & dont les goûts changent avec l'âge & la fièvre. &c.

DONNONS ironie pour ironie. Le grand art & le merveilleux Artiste, qui ne peut agir qu'autant que la

la disposition de ses instrumens le lui permettent, & dont les productions sont polies, à mesure que ses instrumens l'ont été. Quel est le stupide qui ne reconnoisse l'Artiste comme la principale cause de ses productions? Et qui aura assez peu de bon sens pour attribuer aux instrumens ce qu'il y a de plus subtil dans l'ouvrage? Et quand même il seroit aussi généralement vrai, qu'il est généralement faux, que *pour un ordre que l'Ame donne, elle subit cent fois le joug*, nous n'en aurions pas moins un argument invincible pour prouver, que cet être, qui est doué de la volonté, est tout-à-fait distinct de la partie fantastique du cerveau, de l'organisation &c. car la volonté n'étant que l'action de l'Ame, par laquelle elle préfère une état à l'autre, il est visible que cette action ne peut dépendre d'une matière inerte, qui suit toujours le mouvement, dans lequel il se trouve; jusqu'à ce qu'une cause externe l'en détourne. Or je demande si l'idée de mon état, d'un état plus ou moins heureux, peut être produite par l'action des objets externes sur les nerfs? Et quand même cela seroit aussi vrai encore que
le

le contraire l'est, la détermination de la volonté, l'affentiment qu'on donne à tel ou tel état, dépend d'un principe supérieur aux nerfs, & qui exerce son pouvoir sur eux. Mais il ne faut pas avoir la moindre connoissance de l'Homme pour donner dans des absurdités si grossières. Il est vrai, nous voïons tous les jours, que des Gens se livrent tellement à leurs passions, que l'Ame semble avoir perdu la plus grande partie de son pouvoir ; mais jamais, à moins que ce ne soit dans de grandes maladies, on verra l'Ame privée de tout son empire : encore n'est-ce que par un défaut de culture & de soins, que les passions prennent le dessus. Pour peu qu'on soit bien conduit dans le jeune âge, & pour peu qu'on veuille se servir de sa raison dans un âge plus avancé, il n'est point de passions qu'on ne surmonte : & l'Ame gardant son empire, accoutumée peu-à-peu à se servir du corps, selon les règles qu'elle trouve dans soi-même, fera de l'Homme animal un Etre, qui dans son contentement bénira la source dont il le tire.

Vous, qui degradez votre ame, qui meprisez ses facultés, niez-vous

que votre volonté soit l'amour de votre vie, & le pouvoir de penser sa douceur.

L'Homme est-il donc une machine, bien au-dessous de l'Animal ; dont le tout n'est qu'un assemblage de ressorts, qui tous se montent les uns par les autres ; sans qu'on puisse dire par quel point du Cercle humain la nature a commencé ? Un horloge dont le nouveau chyle est l'horloger ? Non. C'est un composé de deux substances réellement distinctes, dont l'une, qui tombe sous les sens, est matérielle ; & dont l'autre, qui se manifeste par ses facultés, jouit d'un principe incompatible avec la matière. Substances, qui sont étroitement unies & subordonnées l'une à l'autre, quoiqu'on ne puisse expliquer leur union, ni leur action mutuelle.

ET s'il falloit faire quelque comparaison de l'Homme à la montre, il faudroit plutôt dire, que celui, qui prend la nourriture, dont le chyle se forme, est l'Horloger, ou plutôt l'agent d'un Etre, qui l'a chargé du soin de cet horloge : mais tout cela ne fait rien à l'affaire, parce que personne ne niera, que le corps devient une demeure infructueuse pour
l'A-

l'Ame, s'il n'a une quantité nécessaire d'esprits animaux, de la même manière, qu'un Luth ne sert rien à un musicien, s'il n'a point de cordes.

Au reste, s'il faut un nouveau chyle pour soutenir le Corps, il faut que l'Ame ne croupisse pas dans ses sentimens. Si le corps se debilité en se livrant aux aiguillons de ses desirs, l'Ame se perd si elle se laisse entrainer par la rapidité de ses idées. Veritable image des flots, que le propre torrent emporte. Qu'on mange, qu'on boive, qu'on fasse bonne chère tant qu'on voudra; qu'un nouveau chyle entretienne l'homme 60 ans de suite, il ne fera à cet égard pas plus qu'une plante, ou qu'un arbre, qu'un nouveau suc entretient. Sans lecture, sans entretiens, sans logique naturelle ou artificielle, l'Ame ne fera malgré tous les chyles du monde, que plongée dans sa première stupidité. Le vin de champagne ne changera jamais un Payfan en Docteur, ni le pain bis un Sage en Ignorant. Les alimens n'entretiendront donc que le matériel de l'Homme, à moins qu'on ne veuille dire, que les pommes cuites ne se metamor-

phosent en une représentation de quelque fleur.

Si la sobriété contribue beaucoup à bien emploier les facultés de l'Âme, il faut manquer de tout jugement pour la regarder *comme la source de toutes les Vertus*; & pour dire que *toute morale est infructueuse, pour qui n'a pas la sobriété en partage.* La sobriété ne rendra jamais un Avare moins vicieux, ni le perfide moins detestable; & en un mot, si ce n'est que par un défaut de gout qu'on est sobre, cette qualité ne mérite pas le nom de vertu. Outre cela il est faux que *toute morale est infructueuse pour qui n'a pas la sobriété en partage.* Si un ivrogne se représente les funestes effets de son penchant, & si on les lui représente au vif; il pourra toujours s'en defaire. Une Personne de Groningue, que j'ai parlée à Deventer, m'a dit qu'à son comptoir il avoit toujours eu sa liqueur à son côté, & qu'il ne l'avoit jamais pu regarder sans en prendre. Cependant, se représentant un jour l'état, où cet abus le mettroit, il prend tout d'un coup la resolution de s'en abstenir, y réussit, & sans en être même incommodé. Voilà un effet que je
pour-

pourrois attester par d'autres exemples, que le commun me fourniroit. Mais pour revenir au point dont il s'agit proprement ici, toutes ces personnes n'avoient pas moins pour cela d'autres bonnes qualités. Disons donc plutôt (& nous dirons une vérité, que tant d'auteurs ont solidement prouvée, & que nous prouverons dans la suite) que la persuasion d'un Etre suprême, l'amour envers cet Etre, & une ferme résolution de suivre sa volonté, est l'unique source de toutes les vertus; & que la sobriété étant une cause, qui nous laisse la force de jouir de nous-mêmes, il faut l'être pour exercer les vertus; & par la raison du contraire fuir l'intempérance, qui nous peut porter à des actions, contraires à la volonté divine. Ainsi bien loin que la *sobriété* soit la source de toutes les vertus, elle ne mérite le nom de vertu, qu'autant qu'elle nous laisse le pouvoir d'être vertueux.

Si l'Ame n'est pas la seule cause de nos mouvemens, l'organisation, le principe de vie &c. le sont encore moins.

OUTRE toutes les preuves que nous en avons déjà données, on n'a

pour s'en convaincre, qu'à jeter les yeux sur un joueur de violon. *Quelle souplesse ! quelle agilité dans les doigts !* Or je defie tous les Machinistes de m'indiquer le ressort qui les met en mouvement. Si les Automates de *Vaucanson* jouent quelques airs, les notes sont déterminées, un poids les dirige. En est-il de même d'un Musicien. Il jette les yeux sur le papier & fait parler son instrument. Quelle relation y a-t-il entre quelques tâches, rangées sur le papier selon un certain ordre, & le mouvement des doigts ? Si ces notes produisent cet effet par un pur mécanisme, pourquoi ne le font-elles pas d'abord, & pourquoi faut-il s'y accoutumer, & vouloir s'y accoutumer ? Pourquoi faut-il auparavant favoir l'arrangement de ces notes, & vouloir les toucher au violon, avant qu'elles produisent son effet. Pourquoi dans une pièce de musique faut-il déterminer sa volonté pour chaque note ? L'insensibilité de cette vérité ne la rend pas moins évidente. Quand je joue une pièce que je n'ai jamais vue auparavant, ma volonté dirige le moindre mouvement de mes doigts : je puis rompre à tout instant.

Je puis tomber d'un adagio sur un allegro, & au contraire. Et cela n'est pas tout encore, il faut que ma volonté determine le tems, que chaque note doit durer. On le voit surtout dans l'accompagnement; & quand à volonté je touche du premier doigt les notes, qui naturellement devroient être touchées du troisieme. Mais encore un coup, si les ressorts de mon individu me font jouer un certain air, qu'est-ce qui arrête ces rouës, lorsque tout d'un coup j'en commence un autre? Dira-t-on que ces rouës-là prennent d'elles-mêmes & sans nulle cause un autre cours? Si pour faire changer de ton le Fluteur de *Vaucanson* il faut une cause qui l'y dispose, pourquoi, en comparant l'homme à cette machine, en nier une pareille?

Voïez cet enfant dont l'esprit va déterminer par ses deux doigts une boule vers une autre. Qui dirige ses muscles? Ne voit-on pas des Personnes qui sans connoître les notes sur le papier, ni sur l'instrument, jouent des Airs avec beaucoup de delicateffe?

L'APOPLEXIE, la Lethargie, la Catalepsie, & autres maladies de

56 L'HOMME PLUS QUE

cette nature , nous offrent , je l'avoue , des phénomènes surprénans ; & posons pour un moment que dans ces maladies la pensée s'éteigne par la perte du sentiment , cela n'aura du rapport qu'à la pensée qui résulte de la sensation : mais est-il prouvé par là que la pensée dépend du sentiment ; & qu'elle ne peut avoir lieu sans lui. Bien loin de là , nous avons prouvé ci-dessus , que la pensée peut fort bien subsister sans muscles , & par conséquent sans sentiment , quoique le sentiment ne puisse subsister sans pensée : & d'autres ont prouvé qu'il est douteux , si l'Ame pense dans les maladies soporeuses ; ainsi qu'il n'est pas ridicule mais téméraire de l'affirmer ou de le nier.

L'UNIVERS nous représente partout des merveilles & les bornes de notre entendement ; si nous ne concevons pas , comment le mouvement s'excite & naît dans le corps , si nous ne concevons pas la production du sentiment & de la Reflexion , gardons-nous bien de nous en remettre uniquement aux expériences , qui ne portent aucune marque de conviction.

Les Partisans du Matérialisme ne se

se contentent pas de leurs observations sur le corps humain, (& ont-ils tort?) ils ont recours encore à l'Analogie de l'Homme aux Animaux : Ils veulent prouver que l'Homme ne diffère que du plus & du moins de la Bête; afin que, celle-ci étant déclarée Machine, l'Homme le soit aussi. Voici à quoi revient ce que ces Messieurs nous débitent sur ce sujet.

OUVRONS, disent-ils, les entrailles des Hommes & des Animaux : Le moïen de connoître la nature humaine, si l'on n'est éclairé par un juste parallèle de la structure des uns & des autres !

ON voit d'abord, que les Animaux ont un Principe de vie comme les Hommes : Qu'on fasse seulement attention aux Expériences suivantes.

TOUTES les chairs des Animaux palpitent après la mort, d'autant plus long-tems, que l'Animal est plus froid & transpire moins. Les Tortuës, les Lézards, les serpens &c. en font foi.

LES muscles séparés du corps, se retirent, lorsqu'on les pique.

LES entrailles conservent long-tems leur mouvement péristaltique, ou vermiculaire.

UNE simple injection d'eau chaude ranime le coeur & les muscles, suivant Cowper.

LE coeur de la Grénoüille, surtout exposé au Soleil, encore mieux sur une table, ou une assiette chaude, se remüe pendant une heure & plus, après avoir été arraché du corps. Le mouvement semble-t-il perdu sans ressource? il n'y a qu'à piquer le coeur, & ce muscle creux bat encore. Harvey a fait la même observation sur les Crapaux.

BACON de Verulam, dans son *Traité Hist. Vit. & Mort.* parle d'un Homme convaincu de trahison, qu'on ouvrit vivant, & dont le coeur jeté au feu, sauta à plusieurs reprises, toujours moins haut, à la distance perpendiculaire d'un pié & demi.

PRENEZ un petit Poulet encore dans l'oeuf; arrachez-lui le coeur; vous observerez les mêmes Phénomènes, avec à peu près les mêmes circonstances. La seule chaleur de l'haleine ranime un Animal prêt à périr dans la Machine Pneumatique.

LES mêmes Expériences que nous devons à Boyle & à Sténon, se font dans les Pigeons, dans les Chiens, dans les Lapins, dont les mor-

morceaux de Coeur se remuënt, comme les Coeurs entiers. On voit le même mouvement dans les pates de Taupe arrachées.

LA Chenille, les Vers, l'Araignée, la Mouche, l'Anguille offrent les mêmes choses à confiderer; & le mouvement des parties coupées augmente dans l'eau chaude, à cause du feu qu'elle contient.

UN Soldat yvre emporta d'un coup de sabre la tête d'un Coq d'Inde. Cet Animal resta debout, ensuite il marcha, courut; venant à rencontrer une muraille, il se tourna, battit des ailes, en continuant de courir, & tomba enfin. Etendu par terre, tous les muscles de ce Coq se remuoient encore. Voilà ce que j'ai vu, & il est facile de voir à peu près ces phénomènes dans les petits chats, ou chiens, dont on a coupé la tête.

LES Polypes font plus que de se mouvoir après la section: ils se reproduisent dant huit jours en autant d'Animaux, qu'il y a de parties coupées.

IL se trouve donc dans les Animaux comme dans les Hommes, & si l'on veut dans chacune de leurs parties

ties un principe de vie. Mais à quoi bon toutes ces observations? A' prouver une chose que les Immatérialistes ne mettent pas en contestation? Qu'est-ce que le principe de mouvement a de commun avec le principe qui nous fait penser? Continuons le recit des observations, & le juste parallèle de la structure des Hommes & des Animaux.

EN général la forme & la composition du cerveau des Quadrupèdes est à peu près la même, que dans l'Homme. Même figure, même disposition par-tout; avec cette différence essentielle, que l'Homme est de tous les Animaux, celui qui a le plus de cerveau, & le cerveau le plus tortueux, en raison de la masse de son corps: Ensuite le Singe, le Castor, l'Eléphant, le Chien, le Renard, le Chat, &c. voilà les Animaux qui ressemblent le plus à l'Homme.

APRÈS tous les Quadrupèdes, ce sont les oiseaux qui ont le plus de cerveau. Les Poissons ont la tête grosse; mais elle est vuide de Sens comme celle de bien des Hommes. Ils n'ont point de corps caeux & fort peu de cerveau, lequel manque aux Insectes.

ON conclut de ces observations que
plus

plus les Animaux font farouches , moins ils ont de cerveau ; que ce viscère semble s'agrandir en quelque sorte , à proportion de leur docilité ; qu'il y a ici une singulière condition , qui est , que plus on gagnera du côté de l'Esprit , plus on perdra du côté de l'Instinct.

LE seul volume du cerveau ne suffit pas ; il faut que la qualité réponde encore à la quantité , & que les Solides & les fluides soient dans cet équilibre convenable , qui fait la santé.

SI l'imbécile ne manque pas de cerveau , comme on le remarque ordinairement , ce viscère péchera par une mauvaise consistance , par trop de mollesse , par exemple. Il en est de même des Fous ; les vices de leur cerveau ne se déroberont pas toujours à nos recherches ; mais si les causes de l'imbécillité , de la Folie &c. ne sont pas sensibles , où aller chercher celles de la variété de tous les Esprits ? Elles échapperoient aux yeux des Linx & des Argus. Un rien , une petite fibre , quelque chose que la plus subtile Anatomie ne peut découvrir , eut fait selon quelques observateurs deux Sots , d'*Erasmus* , & de *Fontenelle*.

OUTRE la Moleffe de la moëlle du cerveau , dans les Enfans , dans les petits Chiens & dans les Oifeaux , *Willis* a remarqué que les *Corps cannelés* font effacés & comme décolorés dans tous ces Animaux ; & que leurs *Stries* font auffi imparfaitement formés que dans les Paralytiques. Il ajoute, que l'Homme a la Protubérance annulaire fort groffe ; & enfuite toujours diminutivement par degrés , le Singe & les autres Animaux nommés ci-devant , tandis que le Veau , le Boeuf , le Loup , la Brébis , le Cochon &c. , qui ont cette partie d'un très petit volume , ont les *Nates* & *Testes* fort gros.

P A R M I les Animaux , les uns apprennent à parler & à chanter ; ils retiennent des airs & prennent tous les tons auffi exactement qu'un Muficien. Les autres , qui montrent cependant plus d'esprit , tels que le Singe , n'en peuvent venir à bout. Pourquoi cela , fi ce n'est par un vice des organes de la parole ?

VOICI ce que rapporte au fujet d'un Perroquet M^r. le Chev. *Temple* , dans fes memoires. „ J'avois toujours eu envie , de favoir de la propre bouche du Prince *Maurice* „ de

„ de *Nassau*, ce qu'il y avoit de vrai
 „ dans une histoire, que j'avois oui
 „ dire plusieurs fois au sujet d'un
 „ Perroquet, qu'il avoit pendant
 „ qu'il étoit dans son Gouverne-
 „ ment du *Brésil*. Comme je cru que
 „ vraisemblablement je ne le verrois
 „ plus, je le priai de m'en éclaircir.
 „ On disoit que ce perroquet faisoit
 „ des questions & des reponses aussi
 „ justes, qu'une Créature raisonna-
 „ ble auroit pu faire, de sorte que
 „ l'on croioit dans la maison de ce
 „ Prince, que ce Perroquet étoit
 „ possédé. On ajoutoit qu'un de
 „ ses Chapelains, qui avoit vecu de-
 „ puis ce tems-là en *Hollande*, a-
 „ voit pris une si forte averfion pour
 „ les Perroquets à cause de celui-là,
 „ qu'il ne pouvoit pas les souffrir,
 „ disant qu'ils avoient le Diable dans
 „ le Corps. J'avois appris toutes ces
 „ circonstances & plusieurs autres,
 „ qu'on m'assuroit être véritables,
 „ ce qui m'obligea de prier le Prince
 „ *Maurice* de me dire ce qu'il y a-
 „ voit de vrai en tout cela. Il me
 „ repondit avec sa franchise ordinai-
 „ re & en peu de mots, qu'il y a-
 „ voit quelque chose de véritable ;
 „ mais que la plus grande partie de
 „ ce

„ ce qu'on m'avoit dit étoit faux.
 „ Il me dit que lorsqu'il vint dans
 „ le *Bresil*, il avoit ouï parler de ce
 „ Perroquet; & qu'encore qu'il crut
 „ qu'il n'y avoit rien de vrai dans
 „ le recit qu'on lui en faisoit, il a-
 „ voit eu la curiosité de l'envoïer
 „ chercher, quoiqu'il fut fort loin,
 „ du lieu où le Prince faisoit sa re-
 „ sidence : que cet oiseau étoit
 „ fort vieux & fort gros, & que
 „ lorsqu'il vint dans la sale, où le
 „ Prince étoit, avec plusieurs Hol-
 „ landois auprès de lui, le Perroquet
 „ dit, dès qu'il les vit, *quelle com-
 „ pagnie d'hommes blancs est celle-ci?*
 „ On lui demanda, en lui montrant
 „ le Prince *qui il-étoit?* Il repondit
 „ que *c'étoit quelque Général.* On
 „ le fit aprocher, & le Prince lui
 „ demanda *d'où venez-vous?* Il re-
 „ pondit *de Marinan.* Le Prince à
 „ *qui êtes-vous?* & le Perroquet: à
 „ *un Portugais.* Le Prince: *que fais-
 „ tu là.* Le Perroquet: *Je garde
 „ les poules.* Le Prince se mit à rire
 „ & dit: *Vous gardez les Poules?* Le
 „ Perroquet repondit. *Oui moi & je
 „ sai bien faire chuc, chuc; ce qu'on
 „ a accoutumé de faire, quand on
 „ appelle les Poules; & ce que le*
 „ Per-

„ Perroquet repeta plusieurs fois. Je
 „ raporte les paroles de ce beau Dia-
 „ logue en françois comme le Prince
 „ me le dit. Je lui demandai encore
 „ en quelle langue parloit le Perro-
 „ quet. Il me repondit : que c'étoit
 „ en Brasilien. Je lui demandois
 „ s'il entendoit cette langue. Il me
 „ repondit que non ; mais qu'il avoit
 „ eu soin d'avoir deux Interprètes :
 „ un Brasilien , qui parloit hollan-
 „ dois ; & l'autre Hollandois , qui
 „ parloit brasilien. Qu'il les avoit
 „ interrogé separément ; & qu'ils lui
 „ avoient raporté tous deux les mê-
 „ mes paroles. Je n'ai pas voulu
 „ omettre cette Histoire, parce qu'el-
 „ le est extrêmement singulière , &
 „ qu'elle peut passer pour certaine.
 „ J'ose dire au moins, que ce Prin-
 „ ce croioit ce qu'il me disoit, aiant
 „ toujours passé pour un Homme
 „ de bien & d'honneur. Je laisse
 „ aux Naturalistes le soin de rai-
 „ sonner sur cette Avanture ; & aux
 „ autres Hommes , la liberté d'en
 „ croire ce qu'il leur plaira. Quoi-
 „ qu'il en soit, il n'est peut-être pas
 „ mal d'egayer quelquefois la scène,
 „ par de telles digressions , à pro-
 „ pos ou non”.

DES Animaux à l'Homme, la transition n'est donc pas violente; les Mots, les Langues, les Loix, les Sciences, les Beaux Arts sont venus; & par eux enfin le Diamant brut de notre esprit est poli. On dresse un Homme, comme un Animal; on devient Auteur, comme Porte-faix. Un Geomètre apprend à faire les Démonstrations & les Calculs les plus difficiles, comme un Singe à ôter, ou mettre son petit chapeau, & à monter sur son chien docile.

QUEL est l'Animal, qui mourroit de faim au milieu d'une Rivière de Lait? L'Homme seul. Semblable à ce vieux Enfant dont un Moderne parle d'après Arnobe; il ne connoit ni les alimens qui lui sont propres, ni l'eau qui peut le noyer, ni le feu qui peut le réduire en poudre. Faites briller pour la première fois la lumière d'une bougie aux yeux d'un Enfant, il y portera machinalement le doigt, comme pour savoir quel est le nouveau Phénomène qu'il aperçoit: c'est à ses dépens qu'il en connoitra le danger, mais il n'y sera pas repris.

METTEZ-le encore avec un Animal sur le bord d'un précipice: lui

lui seul y tombera ; il se noye, où l'autre se sauve à la nage. A quatorze, ou quinze ans, il entrevoit à peine les grands plaisirs qui l'attendent dans la reproduction de son espèce; déjà adolescent, il ne fait pas trop comment s'y prendre dans un jeu, que la Nature apprend si vite aux Animaux: il se cache, comme s'il étoit honteux d'avoir du plaisir & d'être fait pour être heureux, tandis que les Animaux se font gloire d'être *Cyniques*. Sans éducation, ils sont sans préjugés. Mais voïons encore ce Chien & cet Enfant, qui ont tous deux perdu leur Maître dans un grand chemin : l'Enfant pleure, il ne fait à quel saint se vouër; le Chien mieux servi par son odorat, que l'autre par sa raison, l'aura bien-tôt trouvé.

J'EN appelle à la bonne foi de nos Observateurs. Qu'ils nous disent, s'il n'est pas vrai que l'Homme dans son Principe n'est qu'un Ver, qui devient Homme, comme la Chenille Papillon. Les plus graves Auteurs nous ont appris comment il faut s'y prendre pour voir cet Animalcule. Tous les Curieux l'ont vû, comme Hartfoeker, dans
la

la semence de l'Homme, & non dans celle de la femme; il n'y a que les fots qui s'en soient fait scrupule. Comme chaque goutte de sperme contient un infinité de ces petits vers, lorsqu'ils sont lancés à l'Ovaire, il n'y a que le plus adroit, ou le plus vigoureux, qui ait la force de s'infinuer & de s'implanter dans l'oeuf que fournit la femme, & qui lui donne sa première nourriture. Cet oeuf, quelquefois surpris dans les Trompes de Fallope, est porté par ces canaux à la Matrice, où il prend racine, comme un grain de blé dans la terre. Mais quoiqu'il y devienne monstrueux par sa croissance de 9 mois, il ne diffère point des oeufs des autres femelles, si ce n'est que sa peau (l'*Amnios*) ne se durcit jamais, & se dilate prodigieusement, comme on en peut juger en comparant le fétus trouvé en situation & prêt d'éclorre, (ce que j'ai eu le plaisir d'observer dans une femme morte un moment avant l'Accouchement,) avec d'autres petits Embryons très proches de leur origine: car alors c'est toujours l'oeuf dans sa Coque, & l'Animal dans l'oeuf, qui géne dans ses mouvemens, cher-

che

che machinalement à voir le jour, & pour y réussir, il commence par rompre avec la tête cette membrane, d'où il sort, comme le Poulet, l'Oiseau &c. de la leur. Ajoutez que l'*Amnios* n'en est pas plus mince, pour s'être prodigieusement étendu; semblable en cela à la Matrice dont la substance même se gonfle de fucs infiltrés, indépendamment de la réplétion & du déploïement de tous ses Coudes Vasculoux.

Voions l'Homme dans & hors de sa Coque; examinons avec un Microscope les plus jeunes Embryons, de 4, de 6, de 8 ou de 15. jours; après ce tems les yeux suffisent. Que voit-on? la tête seule; un petit oeuf rond avec deux points noirs, qui marquent les yeux. Avant ce tems, tout étant plus informe, on n'aperçoit qu'une pulpe médullaire, qui est le cerveau, dans lequel se forme d'abord l'origine des Nerfs, ou le principe du sentiment, & le coeur, qui a déjà par lui-même dans cette pulpe la faculté de battre: c'est le *Punctum saliens* de Malpighi, qui doit peut-être déjà une partie de sa vivacité à l'influence des nerfs. Ensuite peu-à-peu on voit la Tête allonger

ger le Col, qui en se dilatant forme d'abord le *Thorax*, où le coeur a déjà descendu, pour s'y fixer; après quoi vient le bas ventre qu'une cloison (le diafragme) sépare.

APRÈS tous ces faits, fidèlement tirés de *l'Homme-Machine*, & que nous voulons bien supposer être vrais & rapportés de bonne foi (quoiqu'on en pourroit douter avec grand fondement) quelle conclusion faire de toutes ces observations, de l'Analogie de l'Homme à l'Animal, de cette gradation insensible de tous les Êtres.

PARCEQU'ON ne peut trouver les limites qui separent le regne fossile du regne vegetable; celui-ci du regne animal, est-ce une raison suffisante pour affirmer qu'entre ces états il n'y a aucune différence. Parce qu'un Animal, le premier de son espèce, fait voir plus d'industrie qu'un homme imbecile, dira-t-on que les animaux & les hommes ne diffèrent que par la construction de leur corps? Malgré tout ce que Monsieur Locke a dit sur ce sujet, malgré tout ce que d'autres peuvent y ajouter encore, je ne vois pas que la conclusion en découle légitimement. Mettez dans
les

les mains d'un habile Peintre un pinceau grossier, des couleurs obscures, sera-t-il moins bon Peintre, parce que ses productions ne porteront pas les caractères de son adresse? Donnez des couleurs vives, les meilleurs pinceaux à un Barbouilleur, sera-t-il, par rapport à lui-même, préférable à son camarade, qui en feroit autant, avec les mêmes outils? Si l'Âme de l'Imbécile n'a pas ce qu'il lui faut pour produire des effets, qui repondent à sa nature, en sera-t-elle moins supérieure à la cause qui produit dans les Brutes des Phénomènes qui surpassent ces effets. Le Fluteur de *Vaucanson* joue avec plus de justesse que moi, la cause qui lui donne ce pouvoir est-elle supérieure à celle qui me fait jouer plus mal? Si on manque de bon sens au point de l'affirmer, pourquoi la cause qui me donne ce pouvoir, me donne-t-elle après trois mois d'exercices, le pouvoir, auquel ce Fluteur n'atteindra jamais.

IL paroît de là que les comparaisons, fondées sur ce que certains Hommes & certains Animaux nous font voir, ne donnent pas un fondement solide, pour en conclure quelque

que chose sur les causes qui les fait agir. Ces causes, quoique très différentes par leur nature, pourroient fort bien produire des effets ressemblants, comme les exemples donnés le montrent, & comme la moindre reflexion peut nous en convaincre.

Nous ne nierons pas qu'attribuant à l'Homme une Substance immatérielle, pour soutenir la faculté de penser, il en faille accorder une aux animaux, jusques aux Polypes, s'ils sont doués de la sentation, &c. Les raisonnemens raportés ci-dessus le demandent. Mais fera-ce un argument pour nos Adversaires? En pourrout ils conclure que cet animal a une ame spirituelle, qui diffère seulement du plus & du moins de celle des Hommes? Non: ou du moins la conclusion sera téméraire. Lorsque nous avons démontré que la faculté de penser est incompatible avec la substance *matérielle*, nous l'avons démontré de cette faculté, telle qu'elle est dans l'homme. Ainsi pour en faire la conclusion aux animaux, il faudroit prouver qu'ils jouissent des mêmes facultés, que nous attribuons à notre ame, & qu'ils en jouissent de la même manière; ou
bien

bien il faut prouver, que ce qu'ils font
 demande nécessairement une Sub-
 stance immatérielle: chose que nous
 ne nierons pas, mais dont nous pou-
 vons raisonnablement demander une
 démonstration, avant que de donner
 notre assentiment: car nous remar-
 quons en nous-mêmes comment les
 objets opèrent sur nous; nous re-
 marquons intérieurement comment
 nous venons à être persuadés; nous
 voyons tous les jours qu'il en est de
 même des autres hommes; mais par
 cette seule considération, & par cel-
 le que les animaux semblent doués
 de la faculté de penser; nous ne som-
 mes pas convaincus qu'ils jouissent
 de ces convictions & de ces motifs,
 qui sont les motrices de notre vo-
 lonté. Arrêtons-nous donc ici, &
 ne concluons rien; car l'analogie
 des Animaux à l'homme porte coup
 tant qu'il s'agit de la matière, & de
 ce que nos yeux découvrent: mais
 quand il s'agit des facultés que nous
 observons d'ailleurs, cette analogie
 n'est plus de saison: puisque des ef-
 fets, qui nous paroissent tout-à-fait
 semblables, peuvent fort bien être
 produits, par des causes, essentielle-
 ment différentes.

ON me dira fans doute, comme bien des Auteurs, qu'il faut s'en rapporter aux signes; & que les signes, que les Animaux donnent, portent les marques d'un principe, actif par lui-même. Si cela étoit, il seroit prouvé que les Animaux sont doués d'une Substance immatérielle, distincte de leur corps; puisque le principe actif ne peut être un attribut de la matière, selon les argumens que nous avons produits sur ce sujet, p. 9. & suiv. & par là il seroit prouvé en même tems, que les Animaux ne sont pas de pures machines. Jamais Descartes ni ses Sectateurs se sont aveuglés à un tel point, que d'attribuer aux Animaux un Principe, actif de lui-même, & de les déclarer en même tems Automates.

J'ACCORDERAI volontiers à ceux qui se fient aux signes, les conclusions qu'ils en tirent, dès qu'ils m'auront fait voir, que dans leurs raisonnemens, ils ne supposent pas que ces signes ne peuvent venir que des facultés que nous découvrons en nous; car c'est justement ce qui est en question. La Véracité & la Bonté de Dieu sont aussi de mise, d'abord qu'il est de notre intérêt de

de favoir une chose: ainsi si on vouloit conclure quelque chose de ce principe, il faudroit premièrement prouver qu'il nous importe de favoir si les animaux pensent & ont une ame comme nous. Pour ce qui me concerne, je ne vois pas l'influence que le pour & le contre ont sur le bonheur du genre humain; car supposé l'un des deux, il faudra également concourir à leur bien.

V O I O N S donc, pour ne rien omettre sur cette matière, ce que ces signes nous présentent. Le Chien, qui a mordu son Maître qui l'agaçoit, a paru s'en repentir le moment suivant; on l'a vû triste, fâché, n'osant se montrer, & s'avouër coupable par un air rampant & humilié. L'Histoire nous offre un exemple célèbre d'un Lion, qui ne voulut pas déchirer un Homme abandonné à sa fureur, parcequ'il le reconnut pour son Bienfaiteur.

U N Etre, à qui la Nature a donné un instinct si précoce, si éclairé, qui semble juger comme nous; combiner, raisonner & délibérer, autant que s'étend & lui permet la Sphère de son activité; un Etre qui semble s'attacher par les Bienfaits, qui se

détache par les mauvais traitemens & va effaier un meilleur Maître; un Etre d'une structure semblable à la nôtre, qui fait les mêmes opérations, qui semble avoir les mêmes passions, les mêmes douleurs, les mêmes plaisirs, plus ou moins vifs, suivant la construction & la delicateffe des nerfs; un tel Etre enfin ne montre-t-il pas clairement qu'il sent ses torts & les nôtres; qu'il connoît le bien & le mal; & en un mot a conscience de ce qu'il fait? Son Ame, qui semble marquer comme la nôtre, les mêmes joies, les mêmes mortifications, les mêmes déconcertemens, seroit-elle sans aucune répugnance, à la vuë de son semblable déchiré, ou après l'avoir lui-même impitoyablement mis en pièces? Cela posé, disent les tireurs de consequences, le don précieux, dont il s'agit, n'auroit point été refusé aux Animaux; car puisqu'ils nous offrent des Signes évidens de leur repentir, comme de leur intelligence, qu'y a-t-il d'absurde à penser que des Etres, presque aussi parfaits que nous, soient comme nous, faits pour penser.

IL est dans notre Espèce comme dans celle des Animaux, de la férocité.

cité. Les Hommes, qui font dans la barbare habitude d'enfreindre la Loi Naturelle, n'en font pas si tourmentés, que ceux qui la transgressent pour la première fois, & que la force de l'exemple n'a point endurcis. Il en est de même des Animaux, comme des Hommes: Les uns & les autres peuvent être plus ou moins féroces par tempérament, & ils le deviennent encore plus avec ceux qui le font.

A' quoi bon se recrier sur la fero-cité des Animaux, tandis que les Hommes se battent, Suisses contre Suisses, Frères contre Frères, se reconnoissent, s'enchaînent, ou se tuënt sans remords, parcequ'un Prince paie leurs meurtres. Ecoutons BOILEAU sur cet Article, dans sa Sat. VIII.

Mais sans nous égarer dans ces digressions ;

Traiter, comme Senaut, toutes les passions ;

Et les distribuant par classes & par titres,

Dogmatiser en vers, & rimer par chapitres :

Laiçons-en discourir la Chambre, ou Coëffetau :

Et voïons l'Homme enfin par l'endroit
le plus beau.

Lui seul vivant, dit-on, dans l'en-
ceinte des Villes,

Fait voir d'honnêtes moeurs, des cou-
tumes civiles,

Se fait des Gouverneurs, des Magi-
strats, des Rois,

Observe une police, obéit à des Loix.
Il est vrai. Mais pourtant, sans

Loix & sans Police,

Sans craindre Archers, Prevôt, ni
suppot de Justice,

Voit-on les Loups brigans, comme
nous inhumains,

Pour detrousser les Loups, courir les
grands chemins?

Jamais pour s'agrandir, vit-on dans
sa manie,

Un Tigre en factions partager l'Hyrcanie?

L'Ours a-t-il dans les bois la guer-
re avec les Ours?

Le Vautour dans les airs fond-il sur
les Vautours?

A-t-on vu quelque-fois dans les
plaines d'Afrique,

Dechirant à l'envie leur propre Ré-
publique,

Lions contre Lions, Parens contre
Parens,

Combattre follement pour le choix des
Tyrans?

L'Animal le plus fier qu'enfante la
Nature,

Dans un autre animal respecte sa fi-
gure,

De sa rage avec lui modère les accès,
Vit sans bruit, sans débats, sans
noise, sans procès.

Un Aigle, sur un champ prétendant
droit d'Aubaine,

Ne fait point appeler un Aigle à la
buitaine.

Jamais contre un Renard chicanant
un Poulet,

Un Renard de son sac n'alla charger
Rolet.

Jamais la Biche en rut n'a pour fait
d'impuissance

Trainé du fond des bois un Cerf à
l'Audience;

Et jamais Juge, entr'eux ordonnant
le congrès,

De ce burlesque mot n'a sali ses
arrets.

On ne connoit chez eux ni Placets,
ni Requêtes,

Ni haut ni bas Conseil, ni Chambre
des Enquêtes.

Chacun l'un avec l'autre en toute
sûreté

*Vit sous les pures Loix de la simple
Equité.*

Ne voit-on pas aussi des Personnes, qui commettent des crimes, même involontaires, ou de tempérament: un Gaston d'Orléans qui ne pouvoit s'empêcher de voler? N'a-t-on pas vu une certaine femme; qui fut sujette au même vice dans la grossesse, & dont ses enfans héritèrent: une autre, qui dans le même état mangea son mari; une autre qui égorgoit les enfans, faloit leurs corps, & en mangeoit tous les jours comme du petit salé: cette fille de Voleur Anthropage, qui la devint à 12 ans, quoiqu'aïant perdu Père & Mère à l'âge d'un An, elle eut été élevée par d'Honnêtes gens: pour ne rien dire de tant d'autres exemples dont nos observateurs sont remplis; & qui prouvent tous qu'il est mille vices & vertus Héritaires, qui passent des parens aux enfans, comme ceux de la Nourrice, à ceux qu'elle allaite. Telle est l'Analogie de l'Homme à l'Animal.

Si donc on refuse aux Animaux la connoissance d'un *bien* & d'un *mal*; si l'Animal dans ses crimes ne se repent pas d'avoir violé le sentiment

in-

intérieur, ou plutôt s'il en est absolument privé, l'Homme, dit-on, pourra être dans le même cas: moiennant quoi adieu la Loi Naturelle & tous ces beaux Traités qu'on a publiés sur elle! Tout le Regne Animal en seroit généralement dépourvu. Mais réciproquement si l'Homme ne peut se dispenser de convenir qu'il distingue toujours, lorsque la fanté le laisse jouir de lui-même, ceux qui ont de la probité, de l'humanité, de la vertu, de ceux qui ne sont ni humains, ni vertueux, ni honnêtes gens; qu'il est facile de distinguer ce qui est vice, ou vertu; il s'ensuit que les Animaux doivent participer aux mêmes prérogatives de l'Animalité, & qu'ainsi il n'est point d'Ame, ou de substance sensitive, sans remords.

VOILA' les conclusions, qu'on déduit de cette Analogie & qui reviennent à ceci. Que si les hommes sont doués d'un Principe intellectuel, qui se détermine soi-même, on ne pourra le refuser aux Animaux; Et qu'au contraire si les Animaux sont des Machines, les Hommes le sont aussi. Que posé l'un des deux la même Loi Naturelle, qui aura lieu pour les Hommes, aura lieu aussi pour les Animaux. Que l'Hom-

me a été originairement fait pour être au-dessous de l'Animal, qui est souvent mieux servi par son instinct, que l'Homme par sa raison ; & qui suit souvent mieux que les Hommes les pures loix de l'équité ?

Nous avons déjà remarqué ci-dessus, de quelle force est sur la question que nous traitons l'Analogie de l'Homme à l'Animal. Si les Animaux font voir des Phénomènes, semblables à ceux, qui dependent de notre Principe intellectuel, celui-ci en offre d'autres, auxquels ils ne peuvent jamais atteindre. Nos preuves, pour l'Immatérialité de l'Âme humaine, ont été tirées de l'incompatibilité de ses facultés avec une Substance matérielle. Tant que nous ne saurons pas que les Animaux pensent, réfléchissent, se déterminent, comme nous, par des convictions sur le choix de leur état, nous ne pourons rien décider sur la cause des Phénomènes, qu'ils nous offrent.

Si avec *Descartes*, & ceux qui sont de son sentiment à cet égard, on croie que les Animaux sont de pures Machines, soit ; mais cette croïance ne nuira en rien aux arguments, que nous avons deduits des

fa-

facultés de l'Homme : & l'Animal Machine, ou plutôt déclaré tel par des Hommes, ne dégradera pas l'Homme, & ne le rendra pas moins un Etre *plus que Machine*.

M A I S, dira-t-on, si tous les Phénomènes, que les Animaux nous offrent tous les jours; si tous ces effets resultent ou peuvent resulter d'un pur mecanisme, pourquoi ceux que vous produisez ne pourront-ils pas en resulter tout de même. Ceux-là ne diffèrent de ceux-ci que de quelque chose de plus & de moins, relativement à notre manière de les considerer. Ainsi une construction mieux conduite, un arrangement plus juste, des filamens plus delicats, enfin une organisation, poussée un peu plus loin, aura pu faire de l'Animal l'Homme; tout comme la simple structure fait différer un horloge, qui marque simplement les heures, d'un autre qui bat & carillonne en même tems. Et c'est justement cela que l'Anatomie nous expose avec autant d'evidence, que la consideration des horloges le fait à leur égard. Si donc ces Animaux sont des Machines, qu'est-ce qui empêche que vous ne le soiez aussi?

MON intelligence, incompatible avec la matière, que toutes les organisations, non plus que toutes les autres chimères de ce calibre, ne peuvent produire. Comment! Parce qu'un poids fait battre la caisse à l'Automate de *Vaucanson*, & frapper les heures à l'horloge de *Huygens*, il faudra que mes paroles partent d'un même Principe. Mais j'ai déjà fait voir l'insuffisance des conclusions, fondées sur les apparences. Je desire mon bonheur réel. Tout ce qui le conserve, l'augmente, ou le fait naître est *bien*: *mal* ce qui produit le contraire. Or l'aveu de la différence entre le *bien* & le *mal* suppose une persuasion intime de l'état, dans lequel on se trouve: cet aveu est accompagné du pouvoir de choisir entre plusieurs états, qui, non plus que le desir, la connoissance, & la persuasion, ne peuvent exister que dans un principe intellectuel, qui a la puissance de se déterminer soi-même, & non pas dans une Machine, qui se meut selon des Loix *mechanico-hydrauliques*, ou autres causes brutes.

SI on accorde aux Animaux un Principe sensitif, & qu'on prouve
que

que ce principe ne peut être un attribut de la matière, & que de là on veuille conclure que les Animaux sont doués, comme les Hommes, de deux substances distinctes, une matérielle, & l'autre immatérielle, soit encore; mais en accordant ce principe aux Animaux, sera-t-on en droit de leur attribuer toutes les facultés, dont jouit le principe actif, qui fait agir la volonté des Hommes.

S'IL m'est permis de dire ce que je pense sur ce sujet, c'est que nous ne sommes & ne ferons jamais assez bien éclairés à cet égard, pour en pouvoir avancer quelque chose de sûr. Je le repète, si les Animaux nous offroient des marques évidentes d'une Intelligence, on seroit obligé de leur accorder une Substance immatérielle; s'ils nous offroient des marques évidentes du contraire, il faudroit la leur refuser. Je laisse à ceux, qui ont approfondi cette matière, à juger à quel degré d'évidence ces deux opposés ont été portés, & me contente d'avouër ici les bornes de mon entendement, de mes lectures, & de mes reflexions.

PURSU QUE l'Homme reste ce qu'il est, quoique la Bête soit déclarée

Machine, voïons si en declarant l'Animal plus que Machine, on degre de l'Homme de ses facultés.

L'ANIMAL, dit-on, est souvent mieux conduit par son Instinct, que l'Homme par sa Raison. Supposons que cela soit vrai. Les doigts du Fluteur de *Vaucanson* sont toujours mieux conduits sur la Flute, que ceux du Payfan, qui ne fait que trainer sa charue. S'ensuivra-t-il que le Fluteur de *Vaucanson* aura un principe aussi merveilleux que celui du Payfan ? Les exemples changent en argumens quand on raisonne sur des apparences. Si l'instinct guide souvent bien les Animaux, il les guide souvent très mal, quoiqu'ils ne viennent pas nous en faire part. Le Feu prend à une étable, les boeufs y courent. Quand les Oiseaux ont pris du poison au lieu de l'aliment, qu'ils cherchoient, ils ne font pas venus nous le raconter après en être morts. Si nous ne voïons pas les Ours faire la guerre aux ours, nous voïons bien les chiens se battre pour un os : & quand même tout s'échaperoit à notre connoissance, parce que nous ne le voïons pas, peut-on en conclure que ces Messieurs n'ont pas comme nous

nous leurs petits demelés? Qu'ils ne se déchirent & ne s'entretuënt pas? S'ils ont un principe fenfitif, que fait-ont s'ils ne font pas auffi fujets à l'ambition, la haine, l'avarice &c.? Si ces paffions ne font pas auffi fortes dans eux, leurs contraires le font-elles plus? Si le Singe marque plus de jugement, il fait voir auffi plus de malice. Le Lion est-il généreux, il est auffi plus colère. Si le Chien fait voir des remords, ce n'est qu'à la vue d'un baton qui le menace, ou de certains mouvemens qui le lui font craindre. Jamais on n'a dressé un chien comme un enfant. Jamais on n'a perfuadé à un Cheval que fon état chez un Roi étoit préférable à fon état chez un Laboureur. Voit-on que les Animaux, qui fuivent les pures loix de la fimple équité, le font en confequence de la determination d'une volonté réglée fur la volonté d'un Supérieur. C'est cependant la base de la liberté de l'Homme & du droit Naturel. Que les Animaux foient fenfibles tant qu'ils voudront, tant qu'ils ne feront portés aux objets que pour le present, fans les defirer pour leurs confequences, les Animaux diferront essentiellement des,

des Hommes, que nous prouverons être obligés à toutes leurs actions pour les conséquences.

M A I S quand même il seroit aussi vrai, qu'il est faux, que l'Homme fût une Machine, est-il permis d'en deduire les conséquences qu'on en tire. Je veux qu'il y ait des maladies & des vices héréditaires; que certaines maladies en sont accompagnées dans certaines personnes: que la raison devenue esclave d'un sens depravé ou en fureur ne peut le gouverner. Je veux que l'Homme ne soit qu'une Machine & que cette Machine n'agisse que par ces ressorts. Il suffit pour les y obliger qu'il y ait des moïens à faire aller ces ressorts de telle ou telle manière; que la récompense & la punition les peuvent faire aller du bon côté, & que ces ressorts peuvent s'y déterminer eux-mêmes. Si cette Machine a en soi le pouvoir d'acquérir de bonnes & de mauvaises habitudes: si cette Machine, qui a cette raison & ce sens depravé ou en fureur, est elle-même la cause que sa raison ait perdu l'empire sur les sens, & en est devenue l'esclave; fera-t-elle plus excusable, parcequ'elle s'est acquise la bar-

ba-

bare habitude de nuire, & cette habitude tiendroit-elle lieu d'innocence. Belle justice que cela introduiroit dans le monde? & la belle société que formeroient ces Machines!

Ce n'est pas assez encore: on pousse plus loin la folie. Il ne suffit pas de ne pas punir ces misérables Machines, dont la volonté est dépravée, dont la conscience est éteinte, qui sont dans la barbare habitude d'enfreindre la Loi naturelle, & que la force de l'exemple a endurcis: il ne suffit pas, dis-je, de ne pas punir ces Machines-là, il faudroit encore, que la Nature eut privé ces malheureuses d'un reste de remords, pourqu'elles pussent s'enhardir dans le crime & ne trouver nul obstacle à satisfaire leurs passions dereglées. Tels sont les dogmes admirables d'une Loi Naturelle, à laquelle selon l'Auteur de *l'Homme - Machine* des Etres intelligens, & en même tems Machines, feroient soumis.

MAIS ce qui met le comble au ridicule de ces systèmes; c'est que ceux, qui déclarent les Hommes des Machines, leur donnent des attributs, qui démentent cette assertion. Si les Etres ne sont que des Machines,

nes,

nes, comment leur accorder une Loi Naturelle, un sentiment intime, une espèce de crainte? Idées, qui ne sont pas excitées par des objets, qui opèrent sur les sens. Remarquons en passant, que si la Loi Naturelle n'est qu'une espèce de crainte, elle se métamorphose en une règle, que chacun pourra accommoder à son gré, à mesure qu'il sera craintif; & qu'il pourra hardiment mépriser, d'abord qu'il n'aura plus raison de craindre. Voilà une Loi Naturelle, qui ne suppose sans doute pas aucune éducation, ni Revelation, ni Législateur, mais seulement un esprit embrouillé & gâté par ses chimères.

LES Partisans du Matérialisme veulent tirer parti de tout. Pour soutenir leur système ils ont recours encore à celui du développement. Posons que ce système ne soit sujet à aucune difficulté; que les animaux spermaticques sont réellement des étamines du Corps humain; l'homme, que nous avons prouvé avoir des facultés, qui ne peuvent être des attributs de la matière, naitra-t-il d'un animal spermaticque, tandis que la conclusion ne porte que sur le corps,

corps, où la partie matérielle de l'Homme?

Nous ignorons la formation de la Créature humaine, aussi bien que celle de toute autre. Nous remarquons comment elle croit & s'étend; mais toute cette connoissance n'a du rapport qu'au matériel. Les facultés de l'Ame se manifestent peu à peu, & se fortifient à mesure qu'elles sont cultivées, & que l'âge avance. Nous remarquons en nous-mêmes les effets surprenans de ces facultés, & les connoissances que nous puissions des idées abstraites. Les observations nous font voir, que ces facultés ont une liaison étroite & particulière avec toutes les parties de notre Corps: & comme il est prouvé que l'Homme est un composé de deux Substances, on conclut de là avec raison, que ces deux Substances sont unies de la manière la plus étroite, & la plus merveilleuse. Que l'une de ces deux Substances étant douée d'un principe intellectuel, l'Homme n'est pas uniquement une Machine, mais un Etre plus que Machine.

UN sage ne rougit pas de ne pouvoir tout connoître, & encore moins de

de l'avouër. Il lui suffit que ce qu'il embrasse soit prouvé, pendant que son opposé ne l'est pas; & cette raison doit porter tout Etre raisonnable à avouër l'Immatérialisme.

APRÈS avoir démontré si évidemment l'Immatérialité de l'Ame humaine, & fait voir qu'il faut attribuer à l'union de deux substances les effets surprenans, que nous remarquons dans l'Homme: venons aux conséquences que quelques uns des Matérialistes deduisent, ou plutôt veulent deduire de leur opinion.

ILS en concluent 1°. Que tout ce qui existe est Matériel: et que ses parties ne diffèrent entre elles, que de leur relation avec d'autres parties. 2°. Que des ressorts font aller l'Univers, & produisent les Phénomènes, qui s'offrent à notre vue, comme le ressort d'une montre fait aller les roues & l'éguille. 3°. Que nous ignorons la cause de cette construction. 4°. Que le Hazard l'a pu engendrer. 5°. Qu'elle peut être de toute éternité. 6°. Que les Hommes, formés en conséquence de cette évolution éternelle, sont jettés sur la surface de la Terre, sans qu'on puisse savoir ni comment ni pourquoi; mais

mais seulement qu'ils doivent vivre & mourir; semblables à ces champignons, qui paroissent d'un jour à l'autre, ou à ces fleurs qui bordent les fossés, & couvrent les murailles.

7°. Que la raison de l'existence de l'Univers, se trouvant dans l'Univers même, la raison de l'existence de l'Homme se trouveroit dans l'Homme même, comme une partie de cet Univers.

8°. Que le mouvement qui conserve le monde peut l'avoir produit.

9°. Qu'il peut y avoir un milieu entre Dieu & le Hazard, qui feroit la chaîne éternelle des causes & des effets.

10°. Que quand même un Etre suprême existeroit, cette existence ne prouveroit pas plus la nécessité d'un Culte que toute autre.

11°. Qu'il nous est impossible de remonter à l'origine des choses, & de connoître les vues de cet Etre.

12°. Qu'ainsi il est égal pour notre repos qu'il y ait un Dieu ou qu'il n'y en ait pas.

13°. Enfin que le monde ne feroit heureux que lorsqu'il feroit Athée.

Si je ne me trompe, ce sont ces conséquences-la, qu'un Matérialiste outré croit pouvoir être deduites de l'unité de l'Homme, com-

me

me base de l'unité de l'Univers. Naturellement plus porté à suivre mes pensées, qu'à copier celles que j'ai lues, & qui me fournissent les miennes, je n'irai pas ramasser tout ce que les Auteurs ont produit sur cette matière, & me contenterai de faire un essai de mes forces sur un petit nombre d'années d'études en Philosophie. Essai pourtant, dont j'aurois pu me dispenser, & que mes autres occupations m'interdiroient, si on n'avoit jugé à propos de m'attribuer des sentimens, tout-à-fait contraires aux miens; & qui, si ceux-ci n'avoient été mieux fondés que ces malicieuses calomnies, n'auroient pas manqué de me perdre dans l'esprit des Honnêtes gens. Heureusement suis-je assez connu pour ne pas redouter ces tentatives, & assez Philosophe pour les honorer d'un parfait mépris. C'est pour confondre ces Calomniateurs, que j'ai composé cette brochure: si tant est qu'ils soient susceptibles d'un aveu de s'être trompé. C'est une pilule bien cruelle pour ceux, qui n'ont pour tout mérite qu'une vanité, soutenue par la profonde ignorance. Je prie le Lecteur de me passer les inadvertances, en fa-
veur

veur de la précipitation, avec laquelle j'ai composé cette brochure. Je prie sur-tout de donner à mes paroles leur sens naturel, & si elles en souffrent deux, de les expliquer selon les Loix de l'Humanité, & des devoirs qu'on se doit mutuellement. Je n'appuierois pas sur ceci, si les productions n'étoient souvent exposées à de fausses explications de la part de certaines Gens, qui croient sans doute que leur caractère leur donne le droit & l'autorité de deshonorer publiquement des personnes, dont la conduite & les sentimens sont pour le moins aussi irréprochables que les leurs. Revenons au sujet.

Nous n'avons pas besoin de démontrer, que quand même l'Homme ne seroit que matériel, & qu'une pure Machine, il ne suivroit pas de là que tout l'Univers fut de même une Machine matérielle, qui ne se soutiendroit que par ses évolutions, dont la suite successive seroit de toute éternité, & qui découleroit nécessairement les unes des autres. Cette assertion suppose une parfaite connoissance de tout ce qui existe; & n'est par conséquent d'aucune valeur.

leur. Nous avouons que nous ignorons la cause de la construction de l'Univers, & des évolutions qui y ont lieu; mais cette ignorance n'est pas de nature à nous empêcher d'apercevoir ce qui est incompatible avec ces évolutions, & avec leur cause originelle. Nous ignorons la nature du mouvement, mais nous savons bien qu'être transporté de deux cotés à la fois est incompatible avec cet attribut des Corps. Nous savons outre cela, que la partie de l'Univers, qui s'offre à nos sens, est gouvernée selon certaines loix, fixes & immuables. Si nous ne pouvons connaître tout, nous en pouvons connaître assez, comme on le va voir, pour être certains & convaincus, qu'il y a un Dieu, un Être suprême, cause première, productrice, intelligente, directrice de tout ce qui est hors d'elle; qui n'a pas été portée par une raison brute, mais par la sagesse, la bonté, &c. à produire ce tout: & qui a eu la toute puissance d'exécuter sa volonté.

ENTRONS en détail. On appelle la raison de l'existence d'une chose, la cause pourquoi elle existe, & le principe qui le fait exister. La rai-

raison de l'existence du Fils est dans l'existence du Père.

Si la raison de l'existence de l'Univers se trouvoit dans l'Univers, cette existence seroit une suite nécessaire de sa propre nature, en sorte que sa propre nature contiendrait la cause ou la raison de son existence, comme la nature du Triangle contient la raison de ses trois côtés: ainsi que l'existence de l'Univers seroit un tel effet de sa nature, que l'idée de sa non-existence se détruiroit elle-même. La nature de l'Univers rendroit donc son existence nécessaire; mais comme cette même nature ne le peut faire exister nécessairement d'une telle ou telle manière en général, elle le fera exister nécessairement d'une manière unique déterminée; ainsi, puisque cette manière unique déterminée est liée nécessairement à son existence, l'Univers existeroit toujours de la même manière, & ne pourroit pas exister d'une autre manière: ainsi que les parties, qui le composent, devroient conserver toujours la même relation entre elles; ce qui est démenti par tout ce qui s'offre à notre Esprit.

IL est prouvé en même tems par là,

E

que

que la suite des évolutions, ou des causes, peut aussi peu avoir la raison de son existence en elle-même, que ces évolutions ou ces causes la peuvent avoir chacune en elles-mêmes. D'où il résulte encore, que ces évolutions, étant des relations changées, sont autant de preuves que l'Univers n'a pas la raison de son existence en lui-même; & que l'existence de soi-même est aussi contraire à un Etre, formé ou doué de ces évolutions, que les raions inégaux au Cercle. Il est donc prouvé, que l'Univers, toutes ses parties prises ensemble, n'a pas la raison de son existence en lui-même: & que par conséquent il doit avoir été produit.

Mais que le tout existe nécessairement d'une manière déterminée, alors les parties devront exister tout de même nécessairement d'une manière déterminée; puisqu'une seule variation d'une seule partie, soit pour l'existence, soit pour la manière d'exister, influe & porte variation sur le tout: ce qui est incompatible avec un tout invariable. Par conséquent l'Univers, aiant en lui-même la raison de son existence, toutes ses parties auront en elles-mêmes la raison de leur
exi

existence. D'où il suit encore, que si nous prouvons qu'une des parties de l'Univers n'a pas la raison de son existence en elle-même, l'Univers ne l'aura pas non plus. Nous allons donc prouver que l'Homme n'a pas en lui-même la raison de son existence. Et les peut-être des francs Pyrrhoniens tomberont d'eux-mêmes. Si la raison de l'existence de l'Homme se trouvoit dans l'homme même, cette existence seroit une suite nécessaire de sa propre nature; en sorte que sa propre nature contiendrait la cause ou la raison de son existence. Or puisque sa nature emporteroit la cause de son existence, elle emporteroit aussi son existence même, en sorte que l'homme ne pourroit pas plus être considéré non-existant, qu'un Cercle sans raïons, qu'un Tableau sans peintures.

DE plus, si la raison de l'existence de l'homme est dans l'homme même, cette existence n'en pourra être séparée; & n'y aïant point de raison de sa non-existence, l'homme ne finira jamais d'être ce qu'il est: & cette même nature ne pouvant contenir la raison qui le fait cesser d'être homme, quelle sera donc la cause qui le fait aller

en poussière ? Je ne parle pas du genre humain, mais de chaque homme.

A cet argument nous en ajouterons un autre, (semblable à celui, dont nous nous sommes servis par rapport à l'Univers) qui prouvera que si l'existence de l'homme se trouvoit dans l'homme même, l'homme feroit un Etre invariable.

SI la raison de l'existence de l'homme se trouvoit dans l'homme, cette existence s'y trouveroit comme une suite de sa propre nature, ainsi cette nature le feroit exister nécessairement; & comme cette même nature ne le peut faire exister nécessairement d'une telle ou telle manière en général, elle le fera exister nécessairement d'une manière déterminée. Ainsi, puisque cette manière déterminée est liée nécessairement à son existence, l'homme devroit exister toujours de la même manière; ce qui mène à une absurdité manifeste, puisque l'Homme n'est pas un moment le même.

APRÈS avoir démontré d'une manière, que les Scholastiques nomment indirecte, que la raison de l'existence de l'homme ne se trouve pas dans l'homme même, prouvons
la

la même chose par une démonstration directe.

P U I S Q U' I L y a un tems où l'homme n'est pas, & qu'il a un autre tems où l'homme est, il suit que pour que l'homme soit, il faut une cause, qui le fait être. Or ce qui n'est pas, ne peut avoir dans soi-même la cause qui le fait être, puisque cela le supposeroit agir avant qu'il fut; ainsi la cause qui le fait être n'est pas en lui: donc cette cause, qui le fait être, ou la cause de son existence, est hors de lui; donc la raison de l'existence de l'homme n'est pas dans l'homme même.

V O I L A' donc démontré, que l'existence de l'homme n'est pas dans l'homme même, prouvons présentement que la cause qui le fait être, que la raison de son existence, aussi bien que celle de toute autre, ne peut pas être attribuée au hasard, qui l'auroit jetté sur la surface de la Terre, pour y vivre & mourir à l'exemple de ces Champignons, qui paroissent d'un jour à l'autre, sans qu'on puisse savoir comment ni pourquoi.

T O U T hazard, s'il y en a, suppose des causes agissantes: ainsi avant

que le hazard ait pu avoir lieu, il y a eu des causes agissantes. Ces causes étoient déterminées d'une manière déterminée; ainsi le hazard aura empêché ces causes de produire leur effet, en leur faisant produire un autre effet, ou les aura secondé dans la production de l'effet, qu'elles devoient produire; ou bien ce hazard-là n'aura rien fait. Supposer que le hazard n'ait rien fait, c'est rejeter le hazard même. Supposer que le hazard ait empêché les causes agissantes de produire leur effet, c'est le supposer cause agissante: supposer que le hazard ait secondé les causes agissantes dans la production de l'effet, c'est le supposer encore cause agissante: d'où nous concluons que le hazard aura dû être une cause agissante. Or puisque toute cause agissante ne peut être agissante de telle ou telle manière, mais d'une manière déterminée, il suit que le hazard aura dû être une cause, agissante d'une manière déterminée, & par là il aura dû produire un effet déterminé, ce qui rend la non-existence de cet effet impossible & fait perir l'idée de hazard.

Si avec tout cela il s'en trouve
qui

qui nous disent, que le mouvement qui conserve le monde a pu le produire, ils ne meritent seulement pas qu'on leur reponde: puisque le mouvement, n'étant qu'un changement de lieu, suppose une chose qui change de lieu: & qu'ainsi leur raisonnement reviendra à ceci: que le changement de lieu aura pu produire la chose qui change de lieu. Qu'un voiage de Paris à Londres aura pu me créer.

D'AILLEURS, c'est gratuitement encore, qu'on dit que le mouvement conserve le monde: il y contribue à la vérité, entant que l'idée de conserver renferme l'idée du mouvement, & parce que le Créateur a voulu qu'il fut en mouvement: mais otez le mouvement aux choses créées, on ne perdra pas pour cela l'idée de ces choses mêmes.

Si on ajoute encore que chaque corps à pris la place que la Nature lui a assignée, qu'on lise les Auteurs qui ont refuté cette erreur des Anciens Athées; gens qui attribuoient tout à un certain mecanisme, dont ils entendoient aussi peu le sens, que ceux qui s'en servent encore. En effet, que signifie prendre la place

que la Nature a assignée? Des mots prononcés en l'air. *Vox, vox, prætereaque nihil.* Sera-t-il essentiel au Corps cet endroit qu'il doit occuper? Il vaudroit autant dire, qu'on ne peut se mouvoir, & qu'on ne peut concevoir un corps aller d'un endroit à l'autre. Chaque corps en ce cas devroit absolument conserver la place qu'il occupe. Quoi donc? L'Air aura-t-il pris le dessus selon les loix *Mechanico-hydrostatiques*, en conséquence de la gravité spécifique de la matière, & les métaux le dessous par la même raison. Il seroit inutile de rapporter sur cette opinion tout ce qui la détruit. Contentons-nous de remarquer, que l'Univers n'a pu être produit par les *Loix mechanico-hydrostatiques*, puisque cela revient toujours à la production de l'Univers par le mouvement: opinion dont nous avons fait voir l'absurdité. Supposons pour un moment, que les atomes d'*Epicure*, ou autres particules de matière, aient acquis d'elles-mêmes un certain mouvement déterminé (quoique cette assertion emporte autant d'absurdités que de paroles) pourquoi se sont-elles placées à différens cen-

centres ? Pourquoi l'endroit , où le Soleil se trouve présentement , a-t-il été occupé par ces atomes-ci ; & le centre de notre globe par ces atomes-là ; & ainsi d'une infinité d'autres centres ? L'effet n'est pas sans cause. Si c'est en vertu des Loix Mechanico-hydrauliques, il faudra une exacte convenance entre les places que chaque corps occupe , & sa gravité spécifique ; ce qui est démenti par les observations , qu'on trouve dans les *Transact. Philos.* & par d'autres qui ont été faites en Hollande. Qu'on fasse attention encore à la circonvolution du Soleil & des Planètes autour de leur axe ; au mouvement périodique des Planètes autour du Soleil ; à celui des Secondaires autour des Premières : n'y remarque-t-on pas un certain mouvement , un certain penchant , qui diffère & de la gravité & de ce mouvement , qui , selon les Athées , leur auroit assigné les places , qu'ils occupent ?

C E n'est pas que je prétende tirer avantage de l'ignorance sur les explications , mais je voudrois que des gens , qui rejettent des preuves évidentes , produisissent du moins pour

leur opinion des raisonnemens, qui ne mènent pas à des absurdités si palpables.

IL est très faux encore, que nous ne puissions remonter à l'Origine des choses. Nous savons que tout effet demande sa cause, ou la raison de son existence & de la manière dont il existe. Puisque nous avons donc démontré que l'Homme, que tout l'Univers n'a pas en soi la cause de son existence, cette cause sera hors d'eux; & cette cause doit de nouveau avoir la cause de son existence en elle-même ou dans une cause hors d'elle. Or puisque la suite des causes & des effets sans commencement est une absurdité, & que cette suite ne peut avoir en soi la cause ou raison de son existence, par les démonstrations que j'en ai données ci-dessus, il est prouvé que l'opposé de cette proposition est vraie; savoir qu'il y a une cause première, qui existe d'elle-même, qui est immuable &c. Ce n'est pas nous perdre dans l'Infini, que de donner des preuves de l'existence d'un Être, & des attributs, qui sont inséparables de sa nature.

REPONONS donc hardiment à quiconque nous tiendrait ce langage.

„ Nous

„ Nous ne connoissons pas la Nature :
 „ Des causes cachées dans son sein
 „ pourroient avoir tout produit, &c.

IL est vrai, nous ne connoissons point l'Univers ni son composé, mais ce que nous en connoissons nous prouve evidemment, que des causes cachées dans son sein ne peuvent l'avoir produit. Voiez la plus subtile particule de matière, comtemplez l'Univers en son entier; & jugez si vous remarquez dans son sein la moindre trace d'une existence de soi-même. Ce Polype de Trembley vous fait voir une génération merveilleuse: mais prenez-y garde, elle ne vous offre pas dans son sein la première cause de son existence. Ce subit changement même, qui vous etonne, prouve qu'il faut chercher la raison de son existence dans une cause, qui existe hors de lui. Comprenez les argumens, que nous avons exposés, & vous avouerez, qu'il n'y a rien de plus absurde, que de penser qu'il est de causes physiques, pour lesquelles tout a été fait, & auxquelles toute la chaine de ce vaste Univers est si nécessairement liée & assujettie. Vous avouerez que tout ce qui arrive, arrive en conséquence d'un but sage; & que ce but

ne peut être que la volonté d'un Être intelligent, parfait, & qui existe en vertu de sa propre nature. Qu'il n'est pas vrai que, parce qu'il est aussi difficile de concevoir comment un tel Être existe, qu'il est difficile de concevoir comment la matière puisse exister en vertu de sa propre nature, il ne soit prouvé qu'il faut qu'un tel Être existe; puisque l'absurdité de la dernière proposition est prouvée. Vous avouerez que c'est l'ignorance qui fait recourir au hazard; & que c'est le savoir qui mène à la conviction de l'existence d'un Créateur intelligent: qui, bien loin d'être un Être de raison, est un Être, dont la Bonté, Sageffe, puissance &c. se manifestent dans les moindres productions: que vous vous trompez vous-même, lorsque convaincu que le hazard n'est qu'une chimère, vous cherchez un milieu entre Dieu & le Hazard: que vous ne pourrez donner aucune signification au mot Nature, que vous faites passer pour ce milieu, à moins qu'il désigne l'Être, dont vous niez l'existence, l'Univers, ou son organisation; & que de là, qu'il est prouvé que cet Univers ne peut être produit par foi-même,

par

par son organisation , ou par le Hazard , il est démontré , qu'un Etre intelligent , qu'un Dieu l'a produit.

Si malgré toutes ces raisons , & malgré la destruction de tous les argumens que l'Athée oppose , il demeure ferme , & ne peut revenir de ses préjugés ; si après qu'on lui aura démontré que le mouvement , n'étant que l'Attribut d'une substance , celle-ci n'en peut être créée : que le mouvement qui conserve le monde , soit qu'il fut accidentel ou essentiel à la matière , ne peut l'avoir produit ou en être produit , puisque l'un suppose l'autre , ou que la substance en repos repugnera au mouvement ; si , dis - je , après toutes ces raisons convaincantes , il continue à se cacher dans le terme vague de Nature , dont il fait un jeu de gobelets , il faudra plaindre son sort.

APRÈS avoir ainsi prouvé que , pour que l'Univers & ses parties soient , il faut qu'une cause les ait produits , & que cette production ne peut être attribuée à un cas fortuit , au hazard , &c. Que l'Univers n'existant pas de lui-même , & n'étant pas engendré par le hazard , il n'est pas de toute éternité , mais produit par une cause ,

qui ne tient pas le milieu entre Dieu & le Hazard; qui n'est pas la chaîne ou suite éternelle des causes, mais une cause, qui existe d'elle-même, & qui par là est immuable, toute puissante &c. cause enfin que nous nommons Dieu: prouvons maintenant qu'il est faux, que cette existence ne démontre pas la nécessité du culte; & que le culte est inséparable de la conviction d'une telle existence.

L'EXISTENCE de soi-même emporte l'immutabilité, l'indépendance, l'état parfaitement heureux, une connoissance parfaite: le pouvoir de créer une puissance sans bornes: l'arrangement dans les productions une Sagesse infinie: le vouloir faire exister une bonté extrême: enfin cette existence emporte tous les attributs, que tant d'excellens Ecrivains ont prouvés être essentiels à la Divinité, & auxquels nous renvoyons le Lecteur. Il nous suffit de les avoir indiqué, pour démontrer qu'il est faux, que cette existence ne prouve pas la nécessité du culte; & que le culte est inséparable de la conviction d'une telle existence.

J'ENTEND par culte l'acte de régler

gler notre volonté sur celle de l'Être suprême. Et pour en prouver la nécessité, nous allons considérer les actions humaines, qui peuvent dépendre de la Volonté, premièrement par rapport à leurs effets, & ensuite par rapport à leurs Agens. De cette manière nous dévoilerons de quelle vertu un Athée peut se glorifier, ce que c'est que véritable Vertu, à qui elle peut être attribuée : & par quel endroit les actions morales peuvent être bonnes ou mauvaises.

IL y a eu des Philosophes, & même d'assez bons, qui ont voulu attribuer à l'éducation seule les idées, que nous avons sur le *bien* & sur le *mal*. L'éducation, je l'avoue, est très efficace pour l'origine de nos sentimens, mais on va voir qu'elle ne règle point du tout le *Vice* & la *Vertu*; que les actions n'ont point changé de nature par les différentes idées, qu'on s'en est faites en différens pays; en un mot, que la différence entre la *vertu* & le *vice* est immuable.

IL y a, autant que nous en pouvons juger, pour tout Être intelligent deux états opposés. Ils peuvent être heureux & malheureux. La

Félicité parfaite est l'Etat qui est préférable à tout autre; & par la raison du contraire, l'entière Infélicité est l'état, auquel tout autre est préférable. Or comme l'Etat d'un Etre n'est que sa manière d'exister, & que cette manière d'exister ne depend pas de l'idée qu'il en a, puisque quelque idée qu'il s'en forme, il existera toujours de la manière dont il existe, il suit de là, que l'état, qui est préférable à tout autre, l'est par sa nature; & que celui, à qui tout autre état est préférable: l'est de même par sa nature, ainsi que ces deux états, étant par leur propre nature ce qu'ils sont, la différence, qui est entre eux, résulte de leur essence: ainsi cette différence sera éternelle & immuable.

J'EN dis de même de tout autre état, qui, n'étant que la manière d'exister, ne dependra pas de l'idée qu'on s'en pourra former, mais qui sera par sa nature plus ou moins éloigné de la parfaite félicité, ou de l'entière infélicité. Pour qu'il ne reste aucun doute sur ce sujet, on fera attention, que la manière d'exister renferme la connoissance que l'Etre, qui existe, a de son état. Ainsi que l'Etre, qui jouit d'une parfaite félicité, jouit

jouit par là même d'une parfaite connoissance de son état. Tel est l'Etat de l'Etre suprême.

IL est donc pour l'Homme, comme Etre intelligent, deux états. Il peut être heureux, & malheureux; & son bonheur accroîtra à mesure que son état approchera de la félicité parfaite, & son malheur à mesure qu'il en sera éloigné.

A mesure que l'Homme sort de son enfance, & que l'ame s'affermit, l'Homme apprend à discerner ce qui lui peut faire du bien ou du mal; c'est-à-dire, à se former des idées sur un état plus ou moins heureux. Ses idées sur son état ne rendront pas son bonheur ou malheur ni plus ni moins réel, puisque, outre les raisons alleguées ci-dessus, la manière, dont il existe, ou son état, comprend en même tems les idées qu'il s'en forme.

L'HOMME ne peut se former une idée de l'état qui est préférable à tout autre; ni de celui à qui tout autre est préférable; mais en se formant des idées sur ce qui est incompatible avec ces états, il peut y approcher en fuyant leur contraire, ou opposé. Or puisque ce n'est qu'autant que nous pouvons juger sur ce qui est incompati-
ble

ble avec la félicité ou infélicité, que nous pouvons juger du bonheur ou malheur de notre état, il suit que c'est par l'entendement que nous pourrions choisir entre différens états; & que le jugement sera juste ou faux, à mesure que l'entendement sera bien ou mal disposé. D'où il résulte, que la culture de notre entendement sera la source de notre bonheur.

CE que nous disons ici de l'Homme se rapporte non seulement à toute Société, mais à tout le genre Humain. L'état du genre humain ne dépendra point des idées qu'on peut s'en former; de manière qu'il seroit heureux parce qu'un tel ou un autre tel juge que cet état-là lui est préférable à un autre; mais il le fera, à mesure que ceux qui le composent, apercevront son meilleur état; & y contribueront.

POUR faire l'application de ces Raisonnemens à la *Vertu* & au *Vice*, je désigne par le mot *Vertu* tout ce qui tend à la félicité du genre humain, de toute société, & de chaque particulier. Par *Vice*, tout ce qui est d'un effet contraire. De sorte que toutes les actions physiques pourront dans

ce sens - là être dites vertueuses ou vicieuses. (a)

P U I S Q U' I L il y a une différence immuable & éternelle entre l'état *heureux* & *malheureux*, il y en a aussi une immuable & éternelle entre ce qui rend ces états plus ou moins heureux, puisque ces états le seront par leur nature, c'est - à - dire, par ce qui les rend ce qu'ils sont. D'où il résulte avec toute l'évidence possible, que la différence entre la *Vertu* & le *Vice* est éternelle & immuable.

L'É D U C A T I O N pourra bien donner de fausses idées sur l'état heureux ou malheureux, comme cela n'est que trop ordinaire, mais ni éducation, ni faux raisonnement, &c. ne feront changer le *Vice* en *Vertu* & la *Vertu* en *Vice*.

A I N.

(a) On voit bien que je considère ici les actions humaines sans aucun rapport à leurs Agents. C'est pour faire voir à ceux, qui pourroient se glorifier d'une action conforme à la volonté divine, qu'ils n'y ont aucune part, s'ils ne le font dans cette intention-là. Et pour cette même raison nous allons démontrer la différence entre la *Vertu*, & la *Vertu* réelle, entre le *Vice* & le vice réel; afin de prouver aux Athées, qu'ils n'ont qu'une vertu chimerique.

Ainsi que telle action ait été regardée autrefois comme bonne, ou mauvaise ; que telle ou telle action soit dite à présent bonne ou mauvaise ; cette action fera toujours bonne ou mauvaise par sa nature ; c'est à dire à mesure qu'elle contribuera au bonheur ou malheur, soit du Genre Humain, soit du Particulier, &c. Ainsi les actions sont bonnes ou mauvaises, selon qu'elles tendent à la félicité, ou à l'infélicité.

Le bonheur de la Société découle uniquement de ce qui peut la rendre heureuse : ainsi il dépend des actions qui y tendent ; & par là une Société sera heureuse, à mesure que les actions de ceux, qui la composent, seront vertueuses ou vicieuses. Et comme le bonheur de la Société est essentiellement lié à celui de tous ceux, qui la composent, & que leur bonheur dépend pour une grande partie de celui de la Société, les hommes seroient naturellement portés à la Vertu, s'ils comprenoient cette proposition, & s'ils n'étoient entraînés par un défaut de perfection à préférer souvent le bien imaginaire au bien réel.

D'où nous deduisons, qu'abstrac-
tion

tion faite de l'Être suprême, les Créatures pourront faire du *bien* & du *mal*, si nous entendons par *bien* les actions vertueuses, & par *mal* les actions vicieuses, dans le sens que nous avons donné à ces mots: D'où il résulte encore, que dans ce sens-là les actions d'un Athée, considérées en elles-mêmes, pourront être vertueuses ou vicieuses, comme celles de tout Être.

JUSQU'À présent nous n'avons parlé que des actions, considérées relativement à leurs effets; & nous avons fait voir que l'homme est susceptible de deux états, l'un de félicité, l'autre d'infélicité. Qu'il en est de même pour toute Société, & pour le Genre Humain. Et qu'appellant ce qui contribue à ce bonheur *vertu*, & ce qui produit un effet contraire *vice*, la *vertu* & le *vice* sont essentiellement distincts entre eux.

MAIS comme les Hommes sont des Êtres intelligens, & que c'est l'Intelligence seule qui leur peut faire connoître la différence entre le bonheur & le malheur, & conséquemment entre la *Vertu* & le *Vice*, il s'ensuit, que les actions des Hom-

mes ne pourront être vertueuses par rapport à eux-mêmes, qu'autant qu'elles auront été rendues telles par l'Intelligence : & que puisque l'Intelligence détermine les actions vers la *Vertu* ou le *Vice*, ces actions ne seront vertueuses ou vicieuses, par rapport aux Agents, qu'autant que la connoissance & la Volonté les y détermineront.

LES Hommes cependant ne se forment que rarement des idées vraies de leur bonheur, & par un défaut de perfection ils embrassent souvent l'imaginaire pour le réel, ainsi que la Société ne pourroit qu'être malheureuse, si chacun suivoit ses propres idées; c'est-à-dire, si on laissoit juger à un chacun ce qui fait le bonheur de la Société, pour agir en conséquence. Cette considération a donné lieu aux Loix civiles.

MAIS comme il est des actions journalières, & que la justice civile n'est pas toujours à même de connoître les actions des Citoïens; & que d'ailleurs les Souverains sont dans le cas de ceux, qui devroient être poussés par les idées justes sur leur propre bonheur & sur celui du genre humain, il suit de là, que malgré les Loix civiles, il manqueroit

roit encore beaucoup aux Sociétés; & que par les raisons, que nous avons données, il manqueroit beaucoup aussi à la félicité du genre humain, si dans ces cas chacun agissoit en conséquence des idées, qu'il forme sur son propre bonheur; & sur celui du genre humain. L'Expérience ne prouve que trop, que les hommes préfèrent souvent le bien imaginaire au réel, & non pas moins souvent le leur particulier au public.

Or puisque les Hommes, par un défaut de perfection, sont souvent entraînés à porter un jugement faux sur leur propre bonheur; & que par la même raison, ils ne remarquent pas la liaison indispensable de leur propre bonheur avec celui des autres Créatures, ni leur devoir à concourir au bien du tout & de ses parties; la question est de savoir, si d'un autre côté les hommes ne peuvent pas être induits à fixer leur attention sur ce qui les peut rendre heureux ou malheureux, & à reconnoître qu'ils sont dans une obligation indispensable d'avancer non seulement leur propre bonheur, mais même celui de toute autre Créature; de manière que leur bonheur ou malheur ne fera ja-

jamais qu'en raison de ce qu'ils auront contribué au bonheur ou au malheur public. La cause qui produit cet effet est appelée Droit Naturel

TROIS principes peuvent conduire aux règles de ce Droit; Premièrement on peut être conduit par un Principe de crainte. Secondement par un Principe d'Amour. En troisième lieu par ces deux Principes à la fois, uniquement considérés en eux-mêmes.

Si le principe craintif servoit de règle à nos actions, c'est-à-dire, si nous ne faisons du bien que pour qu'il ne nous arriva du mal, la défiance bouleverseroit toute la Société. *Homo homini Lupus*, comme dit Hobbes. Le principe craintif est nécessaire, mais ne suffit pas. C'est ici où Hobbes s'est perdu. En effet, les hommes ne chercheroient qu'à oter de chemin ces objets de crainte: & il n'y auroit point de fin aux armes.

Si le principe d'amour servoit de règle à nos actions, c'est-à-dire, si nous faisons du bien dans une attente qu'on nous rendit la pareille, tout excellent qu'il est, il ne servirait

roit qu'à donner des armes aux Me-
chans. Car le fondement de mon
attente étant un pareil jugement des
autres à mon égard, l'expérience
me prouveroit bien-tôt que je me
suis trompé; puisque le défaut de
perfection dans l'homme lui voile
toujours cette nécessité de faire du
bien aux autres, pour se rendre
heureux soi-même. Le principe
d'amour est nécessaire mais ne suffit
pas.

LE principe d'amour est nécessai-
re, parceque je ne puis attendre du
bien de celui, à qui je n'en fais pas.
Le principe craintif est nécessaire,
pour me garantir de ceux qui ne re-
connoîtroient pas le premier princi-
pe. Mais comme je ne puis jamais
être sûr, qu'un homme porte un bon
jugement à cet égard, il faudroit tou-
jours me conduire par le principe
craintif; & tous les hommes en de-
vroient faire de même, ainsi que ces
deux principes, unies par eux-mê-
mes, ne suffisant pas, ni l'un des deux
separément, il faut une autre cause
encore, qui porte l'Homme à fixer
son attention sur son propre bon-
heur; & qui lui fasse sentir l'obliga-
tion indispensable où il est de con-

tribuer au bonheur de toute Créature en particulier; & du genre Humain en général.

L'IDÉE d'un Etre Souverain, dont les Créatures dependent, donne le véritable principe, le respect pour son Créateur; & ce principe emporte en même tems le principe d'amour & le principe craintif. Il contient les bons & les mechans. Les premiers sont induits à ce qui les peut rendre véritablement heureux; les autres y sont forcés.

Nous deduisons de la Nature de cet Etre, qu'en produisant ses Créatures, il a eu entre autres leur propre bonheur en vue; & non-seulement leur propre bonheur en particulier, mais le bonheur du Genre Humain en général. Ce but, ainsi considéré en soi-même, n'a cependant pas assez de force encore pour déterminer des Créatures, qui sont tres souvent portées vers le bien présent & imaginaire, & qui ne voient pas la liaison de leur propre bonheur avec celui des autres Créatures. Il faut, qu'elles se sentent absolument obligées à fixer leur attention sur leur propre bonheur, & sur la liaison qu'il a avec celui des autres; & enfin, qu'elles se sentent indispensablement obligées à

re-

rechercher leur propre félicité, & à contribuer à celle des autres. Or ceci ne peut avoir lieu, à moins qu'on ne soit persuadé qu'un Etre, de qui on dépend, peut & veut récompenser ou punir celles, qui auront contribué à son but, ou qui s'en seront éloignées; d'où il suit que la persuasion d'une Divinité est aussi essentielle au Droit Naturel, que ce Droit est essentiel à la conviction d'une Divinité.

L'IDÉE de la bonté de cet Etre, qu'i l'a manifestée par notre production, suffit sans doute pour nous inciter à mériter cette bonté, puisque celui, qui a eu cette bonté, est dans la puissance de nous faire plus de bien encore; & comme rien ne limite sa toute-puissance, ni sa bonté, si nous contribuons de notre pouvoir à son but, nous avons de ce côté-là une solide espérance, qui suffiroit pour porter les hommes à se comporter selon la volonté divine; si d'un autre côté il n'y avoit des biens présens & imaginaires, qui ne l'en détournassent.

M A I S comme rien n'oblige cet Etre à avoir des égards pour des Créatures, qui ne suivent pas sa volonté, cet Etre suprême pourra les traiter selon son bon plaisir; & puisqu'il

y a une différence réelle entre ceux qui font sa volonté & ceux qui ne la font pas, il faudra aussi une différence réelle entre les traitemens de ceux qui auront bien ou mal fait. Puisqu'il y a donc une raison suffisante pour les différens traitemens, la justice de l'Etre suprême ne permettra pas qu'il ne punisse ceux qui auront fait contre sa volonté; & qu'il ne donne un plus grand degré de bonheur à ceux qui auront contribué à son but.

MAIS, dira-t-on, tout ce que vous dites là ne prouve pas si Dieu veut & peut nous obliger avec droit; c'est-à-dire, s'il en a le pouvoir ou le droit aussi bien qu'il en a la puissance & la volonté. Il faut, dira-t-on, pour qu'un Etre ait le pouvoir d'obliger indispensablement un autre, que celui-ci ait soumis sa volonté au premier de pleine liberté. Or, puisqu'il n'est pas prouvé que les Hommes aient fait cela à l'égard de Dieu, il n'est pas prouvé aussi que Dieu ait le droit de les obliger. Je fais, poursuivra-t-on, tout ce que vous pouvez dire sur ce sujet. Vous direz entr'autres que Dieu, ne voulant que le bonheur de

de ces Créatures , & ces Créatures la souhaitant de même , il faut présumer un consentement , par lequel les Créatures se soumettent au libre Arbitre de Dieu. Je sens , ajoutera-t-on , toute la force de cet argument , & toute l'utilité que les Moralistes en tirent ; mais ce consentement , supposant dans celui qui le donne un droit de le refuser , vous n'avancez de rien , puisque vous faites dépendre ainsi le droit de Dieu sur ses Créatures de celles-ci. Je nie outre cela qu'on puisse présumer ce consentement , parceque la plupart des Créatures ne sont pas assez éclairées pour en reconnoître la nécessité.

JE repondrai en peu de mots à cette objection ; que par là même , que le Créateur existe par sa propre nature , il est doué d'une pleine liberté ; c'est à-dire , de la faculté de faire ce qu'il lui plait selon sa sagesse. Ainsi le Créateur a la faculté de se proposer un but & de se servir des moïens qui y mènent. Donc , si la création de certains Etres , existants d'une certaine manière , entre dans ces moïens , Dieu a le droit de les produire : & puisqu'il est nécessaire que ces Etres existent de manière , qu'ils

soient obligés de régler leur volonté sur celle du Créateur, Dieu a le droit de les produire tels. Ainsi Dieu a le droit de l'exiger, de les récompenser, de les punir, &c. sans qu'il soit besoin que ces Êtres y consentent.

Nous avons donc prouvé, que le Créateur a la puissance, la volonté, & le droit d'obliger les Créatures à suivre sa volonté, c'est-à-dire, à vouloir tout ce qui tend à leur propre félicité & à celle du genre humain.

EN considérant les actions par rapport à leurs effets, nous avons déterminé la signification des mots *Vertu* & *Vice*. Nous allons considérer présentement les actions par rapport à leurs Agents; & déterminer ce qui est *Vertu réelle*, & *Vice réel*.

DIEU veut que nous préférions l'état de félicité à celui d'infélicité; or, puisque l'acte de préférer est un attribut de l'Intelligence, il s'enfuit que Dieu imputera l'Action à l'Agent, selon que son intelligence aura pu ou dû choisir la Vertu; & que la conformité ou non conformité de l'action à la Volonté divine n'entrera pour rien dans l'imputation.

D'Ou nous concluons, en appliquant l'Action non pas à son effet mais à son Agent, que l'Homme vertueux est celui, qui fléchit toujours sa volonté selon l'idée qu'il a de la Volonté divine, dans la persuasion qu'il y est indispensablement obligé par cet Etre. Et que l'Homme vicieux est celui, qui dirige sa Volonté, contre l'idée qu'il a de la volonté divine, malgré la persuasion qu'il a d'y être indispensablement obligé.

D'Ou il suit que la conviction de l'existence d'un Etre suprême, la persuasion que cet Etre nous a imposé & a eu droit de nous imposer une Loi, sont les fondemens du Droit Naturel, auquel l'Homme est sujet; ainsi que le Principe du Droit Naturel, non pas uniquement considéré par rapport aux effets, mais aussi aux Agents, fera la volonté de l'Etre suprême, selon laquelle nous devons régler la nôtre, pour tendre au bonheur du genre humain, de toute Société, de tout Particulier, & de nous-mêmes, dans la persuasion que nous y sommes indispensablement obligés par cet Etre.

IL paroît donc par ce que nous venons de dire, que puisqu'il n'est

pas prouvé que l'ame des animaux soit d'une même nature & sous la même obligation que celle des Hommes, il n'est pas prouvé aussi que s'ils ont une Loi naturelle, cette Loi soit la même que celle qui a lieu pour les Hommes. La crainte seule en fait peut-être le fondement.

Mais quand même l'expérience indiqueroit dans les Animaux certains remords & autres effets, que nous attribuons à l'intelligence; quand même encore ces effets partiroient d'un principe intellectuel, semblable au nôtre, & doué des mêmes facultés mais seulement bornées, ils n'en feront pas pour cela plus sujets à la même Loi naturelle. Les Animaux indiquent certains remords, donc ils ont une Loi naturelle comme nous. C'est comme une Personne qui diroit, mon Jardinier calcule, Bernouilli calcule, donc tous deux sont également versés dans les Mathématiques.

APRÈS avoir démontré qu'un Être suprême existe; que de son existence même découle l'obligation indispensable, sous laquelle nous sommes de régler notre volonté sur celle de cet Être; & par conséquent aussi
que

que le culte est inféparable de la conviction de cette existence, prouvons présentement que c'est la plus grande folie, & la plus grande imprudence, de ne pas agir comme s'il y avoit un Etre suprême, quoiqu'il seroit douteux que tel Etre existat. Jamais on ne s'est avisé de pousser la négative à ce sujet plus loin qu'à l'incertitude. Je pose donc que notre entendement est si borné, que notre ignorance est si profonde, que nous sommes si peu éclairés sur ce qui existe, que nous ne pouvons savoir s'il y a un Dieu, ou s'il n'y en a pas : & que quand même nous en pourrions venir jusque là, il nous est impossible de connoître ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qui lui convient, ou ne lui convient pas. Quelle influence cette incertitude devra-t-elle avoir sur notre conduite?

QUE deviendroient les Créatures si le monde étoit Athée! Point de guerre de Religion il est vrai, mais le tout ne seroit rempli que d'un brigandage continuel. Toute la Terre ne retentiroit que d'affreux gemissemens, & tous les retraits ne seroient que de coupes-gorges. Chacun seroit un Alexandre.

ce qu'inspire le respect envers un Être suprême, uniquement livrés aux conseils spontanés de leur propre individu, la malice, affermie par l'Assurance, feroit le même effet dans l'Homme, qu'une faim dévorante dans la Bête. Le fils egorgeroit son Père, la perfidie feroit le principe de l'amitié, & la confiance feroit le fondement des plus noires trahisons. Qu'on se retrace les images les plus affreux & on se représentera l'Univers Athée. Que dois-je attendre d'un homme qui ne craint que moi, qui ne se croit tenu à rien; & quel fond fait-il sur ma parole dans un bois?

Si les Athées font voir de la probité elle est chancelante ou vaine; ou bien elle ne sert que pour insinuer que l'Athéisme ne l'exclut pas. Un Principe craintif est la source unique de leurs actions. Ils ont beau affecter le spécieux dehors d'une sagesse modérée, leur coeur craintif & irrésolu la dément. Nulle fermeté dans l'adversité, nulle modération dans une fortune riante. Si l'Athée est franc, ce qu'il n'a pas l'art de se déguiser; s'il est juste, c'est par crainte; s'il est bon, c'est par nécessité; s'il est sa-

ge dans sa conduite, c'est par un défaut de puissance & de passions.

LA conviction d'une Divinité, nous porte au contraire à la recherche de sa volonté ; & cette recherche nous mène à la connoissance de notre devoir envers cet Etre, envers les autres Créatures, envers nous-mêmes, & à la persuasion, que nous devons mutuellement chercher à nous rendre reciproquement heureux. Cette connoissance deracinerait toutes les guerres, formeroit les sociétés les plus liées, si les passions ne l'obscurcissoient pas ; & si les hommes, pour s'y livrer, ne cherchoient pas à étouffer ce que la connoissance d'une Divinité leur impose. Point de traités violés ; point de Sermens rompus ; point d'invasions perfides ; on ne donneroit pas prise à un HOBBS de dire *Homo homini Lupus* : & à un BOILEAU de chanter,

Endurci toi le coeur. Sois Arabe,
Corsaire,

Injuste, violent, sans foi, double,
fossaire.

Ne va point sottement faire le géné-
reux.

*Engraisse - toi, mon fils, du suc des
malheureux ;*

*Et trompant de Colbert la prudence
importune ,*

*Va par tes cruautés mériter la for-
tune.*

On verroit les hommes, réglant leur volonté sur celle du Créateur, inspirés d'un amour réciproque, & par un concours au mutuel bonheur, s'élever à tout ce que la vie présente peut donner de doux & d'agréable : agréments & douceurs qu'accompagne une folide espérance de devenir plus heureux encore après cette vie, & dont la possession du bonheur actuel nous assure.

QU'APRÈS cela un Athée vienne nous étaler ses vertus, nous conter ces bonnes mœurs, & combattre la religion; tous ses discours ne feront qu'en pure perte pour lui. Qui dresse dans son Coeur des Autels au Hazard, est né pour adorer ses penchans, & non pour sentir la force de la Vertu.

SI la fausse connoissance d'une Divinité fait voir des choses, qui la démentent, l'Athéisme, qui l'emporte, n'en fera pas pour cela moins pernicieux. Qu'on juge après cela de
quel

quel bonheur le monde Athée est susceptible ; & s'il est égal pour notre repos qu'il y ait un Dieu ou qu'il n'y en ait pas.

Nous avons vu les conséquences d'une Divinité , ajoutons à nos démonstrations les considérations suivantes , qui sont autant de preuves de la folie de ceux , qui ont le malheur de raisonner ainsi. L'existence posée :

1^e. DIEU est juste & bon. Ainsi notre espérance & notre crainte ne doivent pas uniquement porter sur la vie dans ce monde , mais nous pouvons nous flatter avec raison , que celui , qui a eu la bonté de nous donner l'existence , nous accordera encore ses faveurs après cette vie , si nous ne nous en rendons pas indignes ; & nous devons apprehender tout de sa juste indignation , si nous la provoquons sur nous.

2^e. Si nous regardons Dieu comme notre Père , & notre Tuteur , qu'est-ce qui nous importe plus que la certitude de son existence , & du soin qu'il veut bien avoir pour notre bonheur , si nous ne nous en éloignons pas nous-mêmes ?

3^e. Qui mettroit au rang des Sages un Citoyen , à qui on diroit , vo-

tre Prince vous promet toutes fortes de biens, tant pour le present que pour l'avenir, si seulement vous observez ses loix, qui ne tendent qu'à votre propre bonheur; & qui vous menace en même tems de toutes les peines imaginables, si vous ne les suivez pas; & qui a encore la puissance, la volonté, & le droit de vous traiter de ces deux manières opposées: qui mettroit, dis-je, au rang des sages celui qui repondroit, *il est égal pour mon repos que ce Prince existe ou n'existe pas?* Ne seroit-ce pas le comble de la folie, si par l'existence de cet Etre, & par une entière resignation à sa volonté, il pouvoit s'affurer d'un bonheur éternel? Ne seroit-ce pas le comble de la folie, si sans aucun examen, il traitoit toutes les preuves, qui montrent la vérité de cette existence de chimères; & s'il ne cessoit de dire; quelle folie de tant se tourmenter pour ce qui est impossible de connoître, & ce qui ne nous rendroit pas plus heureux, quand nous en viendrions à bout.

4°. NE nous importe-t-il pas de savoir, si nous vivons sous des loix civiles; & ne nous importe-t-il pas

da-

d'avantage de savoir s'il y a des Loix naturelles, un Legislatteur, juge de toutes nos actions? Si nous ne voulons pas rechercher cette Vérité, c'est volontairement que nous fermons les yeux, & notre ignorance ne pourra que nous rendre d'autant plus coupables. Que doit-on attendre de cette negligence, si cet Etre existe; & que risquons-nous par notre prudence s'il n'existe pas? Argument ancien, mais que le Card. de Polignac propose tout recemment avec toute l'elegance possible, dans son *Anti-Lucretius*, L. I. V. 102. & suiv. - 1031.

Quid si &c.

5°. LA conviction, qu'un Dieu existe, ne nous soutient pas seulement dans les adversités, mais sans elle rien ne peut nous delivrer de la crainte de la mort: crainte, qui change les charmes de la vie en profonde tristesse. Que peut attendre celui, qui refuse de reconnoître un Etre suprême, qui confond l'ame avec le mecanisme du corps, & qui détruit par là l'un avec l'autre? Que peut-il attendre, dis-je, si ce n'est de retourner à un néant, qui lui fait hor-

horreur ? Là , où un autre , assuré par une solide & douce espérance , attend tranquillement l'heure de sa mort , pour goûter avec plus d'agrémens les fruits , que la bonté de son Créateur lui offre.

A ces observations , qui regardent tout homme , quand même il ne seroit que lui seul sur la Terre , nous en pourrions ajouter d'autres , qui le concernent entant que membre d'une société. La persuasion de l'existence d'un Etre suprême & celle de sa Volonté , font , comme nous l'avons vu , l'unique fondement du Droit Naturel , qui tend au bonheur du Genre Humain. Cette persuasion seule peut faire de véritables Philosophes , qui en travaillant pour leur propre bonheur & celui des autres Créatures , mépriseront les adversités , & en feront usage pour n'être pas indignes de la clemence divine. On peut voir sur ceci Monfr. *Butler* dans la *Def. de la Relig. Nat. & Rev. T. 4. pag. 9. & suiv.*

QUEL aveuglement , pour ne rien dire de plus , d'oser affirmer sans aucune hesitation , que l'existence d'un Etre suprême ne prouve pas plus la nécessité d'un culte que toute autre.

L'exi-

L'existence d'un Etre éternel, infiniment bon, puissant, & sage, indépendant, enfin l'existence d'un Etre parfait, qui nous a produit en vertu d'une extrême bonté, ne doit pas inciter l'homme au culte; c'est-à-dire à la véritable connoissance de cet Etre, à un amour sincère, à une vénération & à l'exacte obéissance de ses Loix? Cet Etre nous combleroit de biens, & nous ne devrions pas seulement en montrer notre reconnaissance? Malgré ce mépris vous existez & vous ne lui devez rien, Ingrat? Quoi, ce n'est que pour la Théorie que vous devez être persuadé de cette importante Verité, là où toutes les sciences sont vaines, si elles sont sans pratique. On pourra savoir qu'un Dieu est; on pourra déduire de la relation entre cet Etre & ses Créatures ce qu'il veut de nous; & nous pourrions vivre comme s'il n'étoit pas, & comme si le hazard nous avoit fait naître?

Il suffit à un sage pour être heureux & content, que tout ce qu'il voit, que son esprit même & ses raisonnemens le mènent à un Etre Intelligent, qui existe par sa propre nature, dont la Sagesse, Puissance, Bon-

Bonté, &c. se font voir sous ses pas. Porté d'amour, de respect, & de reconnaissance envers ce Bienfaiteur, la contemplation de ses Vertus fera son plaisir, & le desir de lui plaire la douceur & le repos de sa vie.

IL est donc démontré, que l'Homme, doué d'un principe intellectuel, qui lui donne le pouvoir de préférer tel état à tel autre, sur les idées qu'il s'en forme, & qui n'est pas déterminé par l'action d'un ressort, poids, &c. n'est pas une simple Machine, mais un Être *plus que Machine*: que toutes les conséquences, qu'on deduit de la matérialité de l'Ame humaine, sont fausses par elles-mêmes, & qu'elles ne decoulent pas de cette hypothèse. Qu'un Être suprême, absolument parfait, dont tout depend; & dont tout est gouverné existe; & que l'Homme en particulier est tenu à une Loi, selon laquelle cet Être suprême veut qu'il règle sa conduite.

FINISSONS par une reflexion sur la force des expériences. Je demande à tous ces Observateurs, Expérimentateurs, qui croient que rien ne cède à leur Scalpel, Microscope, Balance, &c. & que leur adresse peut decouvrir toutes les merveilles de la

Nature , je leur demande , dis - je , sur quoi ils se fondent dans leurs Ex-
périences. Qu'est - ce qui leur fait
ajouter foi à leurs observation , s'ils
n'admettent d'Être souverain , intel-
ligent ; je dis plus , s'ils n'admettent
dans cet Être une extrême bonté
pour ses Créatures ? Sans ce fonde-
ment ils ne pourront jamais prouver
que leurs expériences ont été faites
exactement : jamais ils ne pourront
en faire un rapport sur un objet tout
pareil. Car qui ne fait que les rai-
sonnemens analogiques (a) ont l'exi-
stence d'un tel Être pour fonde-
ment. Comment savent - ils ces Mes-
sieurs , toujours & uniquement ap-
puiés sur leur bâton de l'expérience ;
que le verre , qui grossiroit 10 fois
plus les objets , que ne le fait à pré-
sent le plus fin microscope , ne leur
demontrera pas demain ce qu'ils nient
au-

(a) On fait un raisonnement analogique ,
quand on rapporte ce qu'on trouve dans cer-
tains objets à d'autres objets de même nature ,
mais qu'on n'a pas examinés. Je trouve ,
par exemple , des honnêtes gens & des fripons
par-tout où j'ai été , j'en conclus qu'il en est
de même dans les endroits où je n'ai pas été.
La Logique enseigne entr'autres ce qu'il faut
observer dans ces Raisonnemens.

aujourd'hui ; & ne leur fera nier après-demain, ce que le jour auparavant ils ont prouvé par mille expériences. Tous les Livres de Physique, d'Anatomie, de Médecine, en attestent la possibilité. Ne travaille-t-on pas actuellement à Paris à faire tomber le Système Newtonien sur la gravité. Les découvertes de Mon^{sr}. *Trembley* ne renversent, ou du moins n'ébranlent-elles pas le Système de la génération ? Qu'est ce que l'Électricité n'offre pas tous les jours de contradictoire ? Qu'on s'en remette après cela uniquement aux observations. Je ne veux pas, par ce que je viens de dire, jeter un mépris sur les expériences. J'en reconnois la valeur ; j'en avoue la nécessité ; mais aussi n'a-t-on pas besoin de faire un long discours pour montrer, que les expériences ne font que dévoiler la Vérité, & que c'est la Sagacité qui la découvre. Sans l'art de raisonner, *Newton*, *Boyle*, *'s Gravesande*, n'auroient pas fait grand chose de leurs expériences.

ON voit par là que celui, qui n'a que le bâton de l'expérience pour guide, ne peut qu'être un misérable boiteux.